

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

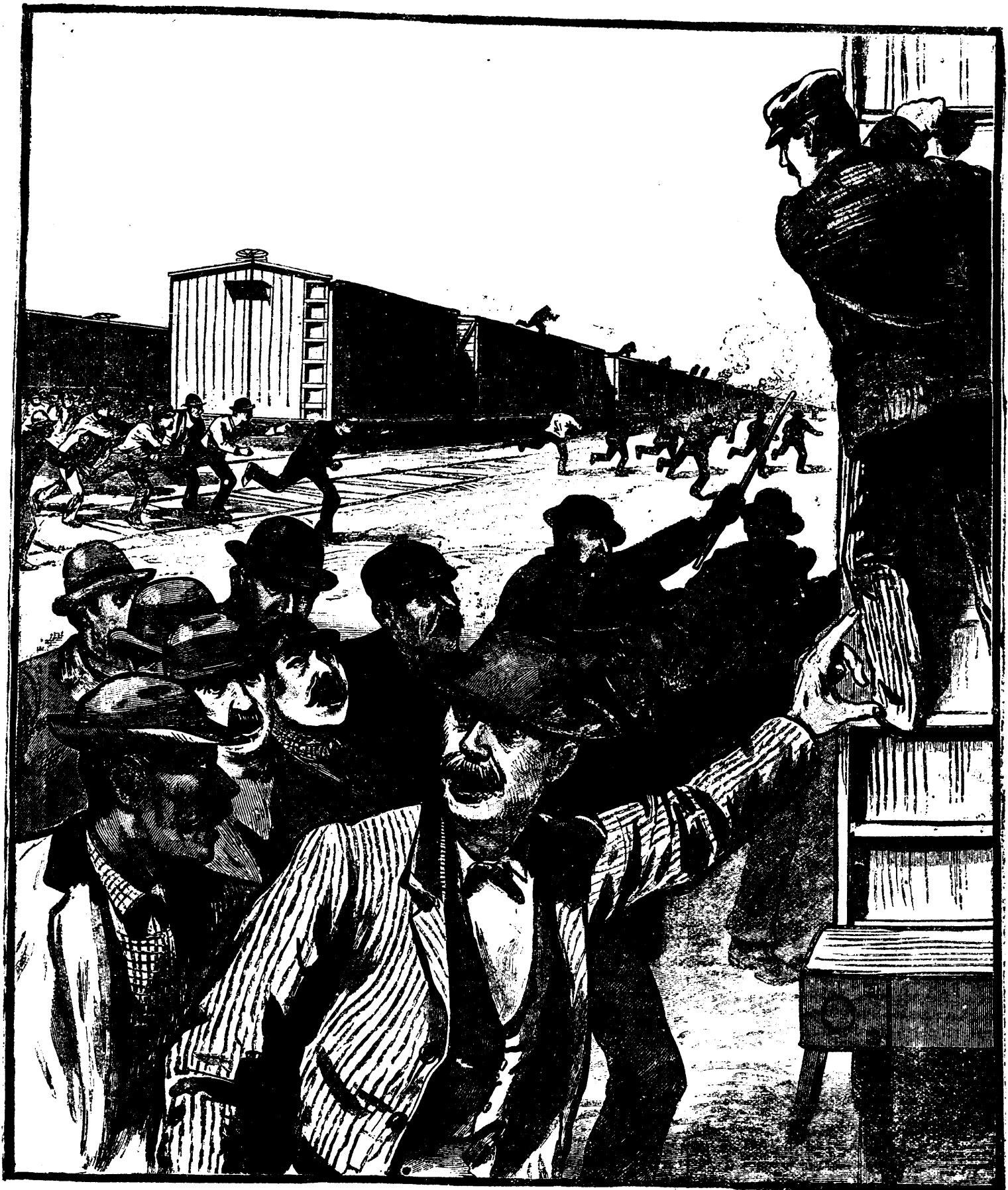
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 104 — Samedi, 1er mai 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



ILLINOIS (ÉTATS-UNIS). — LES GRÈVES DES CHEMINS DE FER : LES GRÉVISTES EMPÊCHANT LE DÉPART D'UN CONVOI

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 1er mai 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les grèves aux Etats-Unis.—Contre la correction corporelle.—Les fêtes de la Pologne.—A propos de prononciation, par A. Leblond de Brumath.—Le plumeau, par Réveil.—L'air pur, c'est la vie.—Les événements de Belgique.—Nos primes mensuelles.—Récréations de la famille.—Rébus.—Feuilleton : Les deux Sœurs (suite).

GRAVURES.—Etats-Unis : Les grèves des chemins de fer : Les grévistes empêchant le départ d'un convoi.—Les événements de Belgique : Les chasseurs à pied exécutant un feu de peloton sur les émeutiers.—Gravure du feuilleton.—Rébus.—Musique.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

VINGT-QUATRIÈME TIRAGE

Le vingt-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'AVRIL), aura lieu lundi, le 3 mai, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

A NOS ABONNÉS DES ÉTATS-UNIS

AVIS IMPORTANT

M. C. Dubé, de Quinebaug, Conn., n'est plus notre agent pour les États-Unis. Nous ne serons pas responsables des argents qui lui seront payés à l'avenir. Nous envoyons les comptes à nos abonnés des États-Unis ; s'il y a quelques erreurs, on voudra bien nous en prévenir. Comme l'abonnement est payable d'avance, ceux qui ne répondront pas, seront considérés comme non-abonnés.

BERTHIAUME & SABOURIN.

ENTRE-NOUS

POUDDRE, balles, dynamite, poison, crime partout.

Un météorologiste distingué nous a prédit pour cette année,—je vous en ai déjà parlé,—des tremblements de terre, des ouragans, des désastres épouvantables.

Cette prophétie ne vous semble-t-elle pas une parabole et le savant n'a-t-il pas lu dans les astres les événements qui ébranlent l'ordre social et sèment partout la terreur.

La terre tremble sous l'action de la poudre, les églises s'écroulent en Espagne, un ouragan de révolte passe et repasse en semant la mort sur son passage.

L'archevêque de Madrid tombe sous les coups d'un assassin, les grévistes de France et de Belgique tuent leurs patrons et tirent sur les troupes, le sang coule aux États-Unis, la populace anglaise jette l'épouvante dans Londres, des bruits de guerre se font entendre du côté de l'Orient, les peuples s'agitent, le roi de Bavière est fou, un cataclysme général semble sur le point d'éclater.

Chez nous, à nos portes, l'air vicié nous apporte ses germes empoisonnés.

En une semaine, nous voyons les forçats en révolte, deux cadavres et sept blessés. A quelques lieues de là, une femme est accusée d'avoir empoisonné son mari et son enfant, les vols avec effraction se multiplient, et on n'entend parler que de crimes.

.

La révolte des forçats de Saint-Vincent de Paul a jeté un émoi facile à comprendre.

Comme toujours, le but des détenus était l'évasion, et vous pouvez juger des conséquences, si ce projet avait réussi. Ces centaines de gens de sac et de corde auraient mis les villages environnants à feu et à sang.

Les révoltés ont été mis à la raison, mais au prix du sang.

Le complot a été ourdi avec une habileté remarquable et une audace inouïe.

M. Laviolette, le préfet du pénitencier, a fait preuve d'une bravoure admirable.

Au plus fort de la bataille, ayant déjà reçu trois balles, il a conservé sa présence d'esprit.

L'un des chefs des révoltés, braquant un pistolet sur l'oreille du préfet, lui demanda de donner aux gardes l'ordre d'ouvrir les portes, en ajoutant : "Tu es mort si tu refuses."

Le blessé répondit d'une voix ferme : "Non, je ne mourrai qu'une fois ; gardes, tirez quand même !"

M. Laviolette est le seul de tout le personnel qui ait gardé son sang-froid, quand tout le monde était affolé de terreur.

.

Les commentaires au sujet de cette révolte ne font pas défaut, et il faut bien l'avouer, ils ne sont pas sans fondement.

Sans vouloir me mêler de la question, je puis dire, comme bien d'autres, que la cause principale de cet événement, réside dans le manque d'union du personnel. Il existe des inimitiés, des haines personnelles et politiques, qui n'échappent pas aux yeux des détenus et ils en profitent autant qu'ils le peuvent.

L'organisation du travail des détenus est absurde et demande une réforme à laquelle s'opposent les routiniers et les ignorants.

A la manière dont les forçats sont traités, la loi pénale que les tribunaux ont voulu leur appliquer n'est point exécutée.

Les travaux auxquels ils ont été condamnés ne diffèrent en rien des occupations des ouvriers honnêtes, des travailleurs de nos villes et de nos campagnes, qui accomplissent les devoirs qu'impose la vie sociale.

Pour ces derniers, quand l'âge vient faire tomber l'outil de leurs mains, ils seraient peut-être heureux d'avoir pour retraite le régime que l'on trouve trop dur pour des criminels.

On voit dans les pénitenciers des condamnés qui servent de teneurs de livres, de cuisiniers, de domestiques, jouissant d'une liberté relative plus grande que les honnêtes gens remplissant les mêmes fonctions dans la société.

Que de fois ne voit-on pas ces détenus chercher à tuer le temps à des occupations inutiles et sans but.

Ce n'est pas là ce que s'est proposé le législateur en faisant la loi sur les pénitenciers, ce n'est pas non plus le but qu'a le juge, quand il condamne un scélérat aux travaux forcés.

Je ne partage pas entièrement l'opinion des philanthropes qui, prenant leurs rêves pour des réalités, veulent ramener les criminels au bien en les traitant avec la plus grande douceur et presque avec des égards.

Non, non, je trouve que le condamné doit subir sa peine durement, comme il l'a méritée. Il faut que le travail qu'il doit faire soit pénible et que l'homme soit humilié, puni comme il doit l'être selon la faute qu'il a commise.

.

Le travail en commun est, selon moi, nuisible, car il facilite parmi les prisonniers, les complots qu'ils trament dans le but de s'évader. Et abstraction faite de cette raison, tous ceux qui, en France et en Belgique s'occupent de la réorganisation des bagnes et étudient depuis un grand nombre d'années le système cellulaire, reconnaissent qu'il donne lieu à de graves désordres. Et, bien que M. Jules Simon se soit écrié un jour que le système

cellulaire est trop cruel pour les hommes, on est bien forcé de reconnaître aujourd'hui que ce mode d'emprisonnement est à la fois le plus simple, et celui qui se prête aux combinaisons les plus variées.

C'est tellement vrai, qu'en Belgique, les grandes prisons sont bâties d'après ce système et les résultats qu'elles donnent sont des plus satisfaisants.

.

S'il fallait s'en rapporter aux pensées exprimées par les poètes, les utopistes et les philanthropes, on en arriverait à dire comme Victor Hugo : "Le bagne est un vésicatoire absurde, qui laisse résorber le sang, non sans l'avoir rendu pire encore, presque tout le mauvais sang qu'il extrait."

Malgré toute mon admiration pour le plus grand génie du siècle, je ne puis partager cette idée.

J'ai dit plus haut que le forçat était mieux traité que nombre d'honnêtes gens. Oui, certes, et il suffit pour s'en convaincre de comparer la nourriture des condamnés à celle que les salaires de beaucoup d'ouvriers leur permettent de se donner.

A tout le moins, ne peut-on faire une différence entre le récidiviste et le condamné qui subit une première peine.

Je trouve que le travail du forçat devrait devenir de plus en plus pénible, à mesure qu'il revient au lieu où il doit subir sa condamnation.

.

La révolte de Saint-Vincent de Paul a créé une telle sensation que les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ ont immédiatement envoyé sur les lieux un de nos jeunes artistes de talent, M. Brodeur, qui nous a fait des croquis excellents.

Nous les donnerons dans notre prochain numéro.

.

Les Canadiens se sont acquis une réputation de respect et d'amour à l'égard de la France qui fait l'admiration du monde et notre fierté.

Le traité de Paris ne sera jamais reconnu par nous sans restrictions. Nous conserverons toujours la langue, la religion, et beaucoup de coutumes de la patrie de nos ancêtres. C'est dans le sang et dans le cœur.

Nous ne sommes pas les seuls à avoir conservé toutes ces bonnes choses.

Là-bas, bien loin, perdue dans l'océan qui baigne les côtes orientales de l'Afrique, se trouve une petite île qui est restée toute française. C'est l'île Maurice, située à 500 milles de Madagascar, et environ 2700 milles du cap de Bonne Espérance. Sa superficie est de 676 milles carrés, et sa population, de près de trois cent cinquante mille habitants.

L'île Maurice, qui appartenait à la France depuis 1712, passa aux mains des Anglais en 1815, dans la tourmente qui renversa Napoléon.

C'est là que Bernardin de Saint-Pierre a écrit cet admirable idylle "Paul et Virginie," modèle du style, de douceur, de descriptions et de nobles sentiments, dont la lecture a fait pleurer tant de douces larmes à plusieurs générations.

Le traité de 1815 donnait l'île Maurice à l'Angleterre, qui tenait d'autant plus à ce coin de terre qu'il contenait un nid de corsaires, la terreur des amiraux anglais, et de la marine marchande.

Soixante-dix ans de possession par l'Angleterre, n'ont amené aucun changement dans les habitudes et la langue des Mauriciens. Les Anglais ne figurent dans l'île de France, ancien nom de l'île Maurice, que comme représentants du pouvoir britannique ; quelques fonctionnaires, et peut-être une demi-douzaine de marchands qui ne peuvent parler leur langue qu'entre eux.

.

Or, il est arrivé là ce qui se constate souvent chez nous, c'est que plusieurs familles anglaises sont devenues tout-à-fait françaises et qu'elles n'ont gardé de leur pays d'origine que le nom.

Ne voyons-nous aussi au Canada, des Morrisson, des Campbell, des Brodie, des Nelson, etc., qui ne savent pas un mot d'anglais ?

La patrie des Mauriciens est donc toujours la France.

Je ne vous ai cependant pas donné ces renseignements pour en rester là, et je veux illustrer mon dire d'un exemple récent des plus concluants.

Il y a près de deux ans maintenant, un jeune homme de dix-huit ans, Lionel Hart,—deux noms bien anglais, n'est-ce pas ?—français de langue et de cœur, apprenant qu'on se battait au Tonquin, résolu de prendre les armes et d'aller faire le coup de feu là-bas.

Ne pouvant entrer dans l'armée, à titre français, il s'engagea au deuxième régiment étranger, qui se rendait à Formose.

A Kelung, au plus fort d'une bataille, Hart, nommé caporal depuis quelques jours, tombe gravement blessé à la main. Il se relève, reprend son fusil, et malgré l'ordre de son chef, le brave garçon refuse de se retirer et continue à avancer tant qu'on se bat autour de lui.

Cité à l'ordre du jour, il accompagne son régiment au Tonquin. Chaque bataille lui vaut une citation, il est nommé sergent-fourrier et proposé pour la médaille militaire. Tout cela en dix-huit mois. Il n'a pas vingt ans.

Voici un passage de la lettre qu'il écrivait à sa mère à cette occasion :

Phu-Tcho-Quan, ce 20 août 1885, jendi soir.

Ma chère maman,

J'ai passé sergent-fourrier à la compagnie, voilà une bonne nouvelle qui vous rendra heureuse. Le but est presque atteint. La médaille militaire après celle du Tonquin me comblerait. Figurez-vous votre Lionel avec ses galons de sergent et ses baguettes de fourrier sur les bras, la médaille militaire et celle du Tonquin sur la poitrine. Comme je serai fier de vous offrir tout ça, et bientôt.

Quand je rentrerai en France, je veux être à vous pendant trois mois entiers, puis près de vous dans le régiment d'Aix, pendant le reste de mes cinq ans et si les galons d'officier viennent, ce sera toute la vie.

Me voilà sous-officier, double pas franchi difficilement, mais sûrement, au prix de souffrances, d'efforts, de privations et de fatigues. Les notes qui accompagnent ma nomination sont la récompense de tout ce que j'ai souffert.

Le brave cœur ! le bon fils ! le vaillant soldat ! quel Français ! quelle énergie !

Hélas ! tous ces rêves d'avenir, d'avancement, de bonheur... tout est évanoui.

Lionel Hart est mort il y a deux mois, et sa mère est seule.

* * *

Notre ami Chartrand, aujourd'hui lieutenant a, comme Hart et avant lui, obéi à ce sentiment, à cette attraction irrésistible qui le poussait vers la France.

Il a lutté les mêmes luttes, il a souffert les mêmes souffrances, éprouvé les mêmes misères, mais sa robuste constitution a résisté au climat, aux fièvres, aux maladies, et Dieu a protégé sa poitrine contre les balles ennemies.

C'est ainsi que deux hommes, nés à trois mille lieues de distance, vivant dans deux colonies fondées par la France, éprouvaient les mêmes sentiments d'admiration et de dévouement pour notre mère-patrie.

Hart était né Anglais, mais il avait appris à connaître la France, et, comme tous ceux qui la connaissent, il l'aimait avec passion.

Il l'a prouvé en combattant pour elle et en lui donnant sa vie.

Deux mots étaient sur ses lèvres en rendant le dernier soupir : Mère ! France !

Saluons tous cette tombe.

* * *

Sur dix journaux que je reçois de France chaque semaine, il y en a juste deux fois cinq qui demandent toujours que l'on balaie le ministère en bloc, composé, d'après eux, de gens incapables ou tarés.

Je suis ces attaques quotidiennes avec intérêt—comme en beaucoup d'autres circonstances,—je me reporte vers le passé pour étudier ce qu'ont fait nos devanciers, avant de me faire une opinion sur les choses actuelles.

Il est entendu que tous les ministres républicains sont des crétins, des ânes bâtés, et qu'il faut les changer au plus vite.

Par qui ? par d'autres.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on traite ainsi les ministres.

En 1825, Chateaubriand, pair de France, parlait des ministres de son temps, tous royalistes et légitimistes, d'une façon tout aussi irrévérencieuse et demandait leur remplacement.

Voici ses propres paroles :

« Qui pourrait, direz-vous, remplacer les ministres du moment ?

« Je réponds : tout le monde.

« Ne voulez-vous pas choisir parmi les talents signalés et les supériorités aimées ?

« Eh bien ! outre ces capacités reconnues dans les Chambres et hors des Chambres, il y a cent hommes de sens et de jugement infiniment supérieurs aux membres actuels du Conseil, et qui conduiraient cent fois mieux la monarchie. »

Vous voyez que c'est toujours la même chose. Il faut donc en conclure que les ministres forment une caste spéciale, sans tête et sans cœur. Ce qui pourrait bien être.

Cependant, une chose m'embarrasse.

Les ministères changent si souvent dans tous les pays, que si cela continue, tout homme vacciné et sachant un peu lire et beaucoup intriguer, sera sûr d'avoir son tour, et il en résultera naturellement que personne ne pourra plus crier contre les ministres, presque tout le monde l'aura été.

Notez bien que je n'ai parlé que de la France et que jamais je ne me suis permis de dire que nos ministres, à nous, mériteraient les épithètes qu'on lance à la tête des malheureux qui siègent au bout du pont de la Concorde, à Paris.

Oh ! jamais !

* * *

Les Orangistes s'amuse, le serpent relève la tête et mord quand il trouve une proie facile.

Après avoir commis une foule de mauvais coups à Terre-Neuve, voici qu'ils viennent d'attaquer l'église de Glasgow, où les fidèles étaient rassemblés. Le curé ayant fait barricader la porte à leur approche, les bandits se sont contentés de briser toutes les vitres à coups de pierres.

Et voilà des gens qui viennent chaque année présenter au Parlement du Canada un bill leur accordant les privilèges accordés aux sociétés religieuses !

Quelqu'un me disait dernièrement que je parlais des Orangistes avec trop de fiel, et qu'en fin de compte ils n'étaient pas aussi mauvais que je les représentais.

Eh, mais ! il me semble que ceci est une nouvelle réponse à cette observation, et je ne crois pas que mon contradicteur puisse nier les faits que le télégraphe nous annonce.

Pas mauvais, des gens qui veulent nous tuer parce que nous avons conservé notre religion et que nous n'en voulons pas changer !

Que faut-il donc faire alors pour mériter l'épithète ?

* * *

Deux éphémérides :

Il y aura mardi prochain, soixante-douze ans que Louis XVIII, ramené en France, par les armées étrangères, fit son entrée dans Paris, événement qui ne semble pas avoir été vu d'un bon œil par tout le monde.

Le prince de Metternich, dit à ce sujet :

Le 4 mai 1814, le roi Louis XVIII fit son entrée à Paris. Je m'étais placé avec le prince Schwarzenberg à une fenêtre dans la rue Montmartre pour voir passer le cortège. Ce spectacle fit sur moi une impression pénible. Entre l'air sombre des soldats de la garde impériale qui précédaient et suivaient la voiture du roi, et l'air aimable que celui-ci s'était efforcé de prendre, il y avait un contraste qui semblait être l'image fidèle de ce qui se passait alors dans l'âme de la population. L'attitude de la foule dans les rues complétait cette image. Les sentiments les plus opposés se lisaient sur les visages ; ils éclataient dans le cri de : Vive le Roi ! poussés par les royalistes, et ne se révélaient pas moins dans le morne silence des ennemis de la royauté. Je trouvais presque que le roi s'était trop hâté de répondre par ses saluts à des manifestations aussi opposées.

Sept ans et un jour plus tard, le 5 mai 1821, Napoléon mourait sur le rocher de Sainte-Hélène.

Pour la première fois depuis trente ans, l'Europe ne trembla plus et Louis XVIII respira à l'aise aux Tuileries.

LÉON LEDIEU.

Une épitaphe qui irait très bien à certains conseillers municipaux :

Ci-git un conseiller municipal,
Qui fit du bien et du mal,
Le mal qu'il fit, il le fit bien,
Le bien qu'il fit, il le fit mal.

LES GRÈVES AUX ÉTATS-UNIS.

(Voir gravures)

Les grèves des chemins de fer aux États-Unis continuent dans des proportions singulièrement inquiétantes d'autant plus que les chances d'une solution semblent plus éloignée que jamais.

L'épisode le plus violent des grèves du Sud-Ouest a eu lieu à East Saint Louis (Illinois), où huit agents du shérif ont tiré une cinquantaine de coups de feu sur des groupes de grévistes qui voulaient empêcher le départ d'un convoi, et ont tué six personnes, dont une femme. Les agents s'étaient retirés au poste de police du 3e district après la dispersion de la foule, un ordre relatif s'est rétabli. Mais le soir le feu a pris à un wagon au milieu d'un train stationné sur la voie près de la gare de la ligne Louisville and Nashville. Des troupes et des pompes sont promptement arrivées sur les lieux, et le feu a été limité au wagon où il s'était déclaré, non toutefois sans que les tuyaux des pompes eussent été coupés et mis hors d'usage. Presque au même instant, des flammes ont apparu dans la direction des ateliers de la Clair Short Line, à un demi mille environ au sud est du premier point. La foule s'est précipitée de ce côté et trouvé plusieurs wagons en feu. A minuit, un troisième incendie a éclaté dans le magasin à l'huile de la même ligne, et tout le bâtiment a été réduit en cendres. Enfin une quatrième et une cinquième conflagrations ont détruit à peu de distance un chantier de bois et une douzaine de wagons. Les pompiers ont été partout impuissants, des grévistes et des gens de toute sorte les empêchant d'approcher.

La population a passé toute la nuit sur pied, dans une anxiété facile à comprendre, ne sachant pas où s'arrêterait la destruction. Cependant un certain nombre de compagnies de milice, arrivées dans la soirée de différents points de l'Illinois et comprenant environ 300 hommes, se sont portées par détachements sur les points exposés, et ont restreint les dégâts. On estime qu'une cinquantaine de wagons, dont la moitié environ étaient chargés de marchandises, ont été brûlés, sans compter le chantier de bois et le magasin d'huile. On pense que les ateliers et les remises des locomotives ont été sauvés par la présence des troupes.

Suivant les dépêches, la milice seule peut être employée utilement pour réprimer ou prévenir les désordres. On fait peser une grave responsabilité sur le gouverneur Oglesby, de l'Illinois, qui, dit-on, non sans raison probablement, aurait prévenu ces événements s'il avait envoyé des troupes de l'Etat sur les lieux quand, il y a plusieurs jours déjà, il en a été sollicité.

CONTRE LES CORRECTIONS CORPORELLES

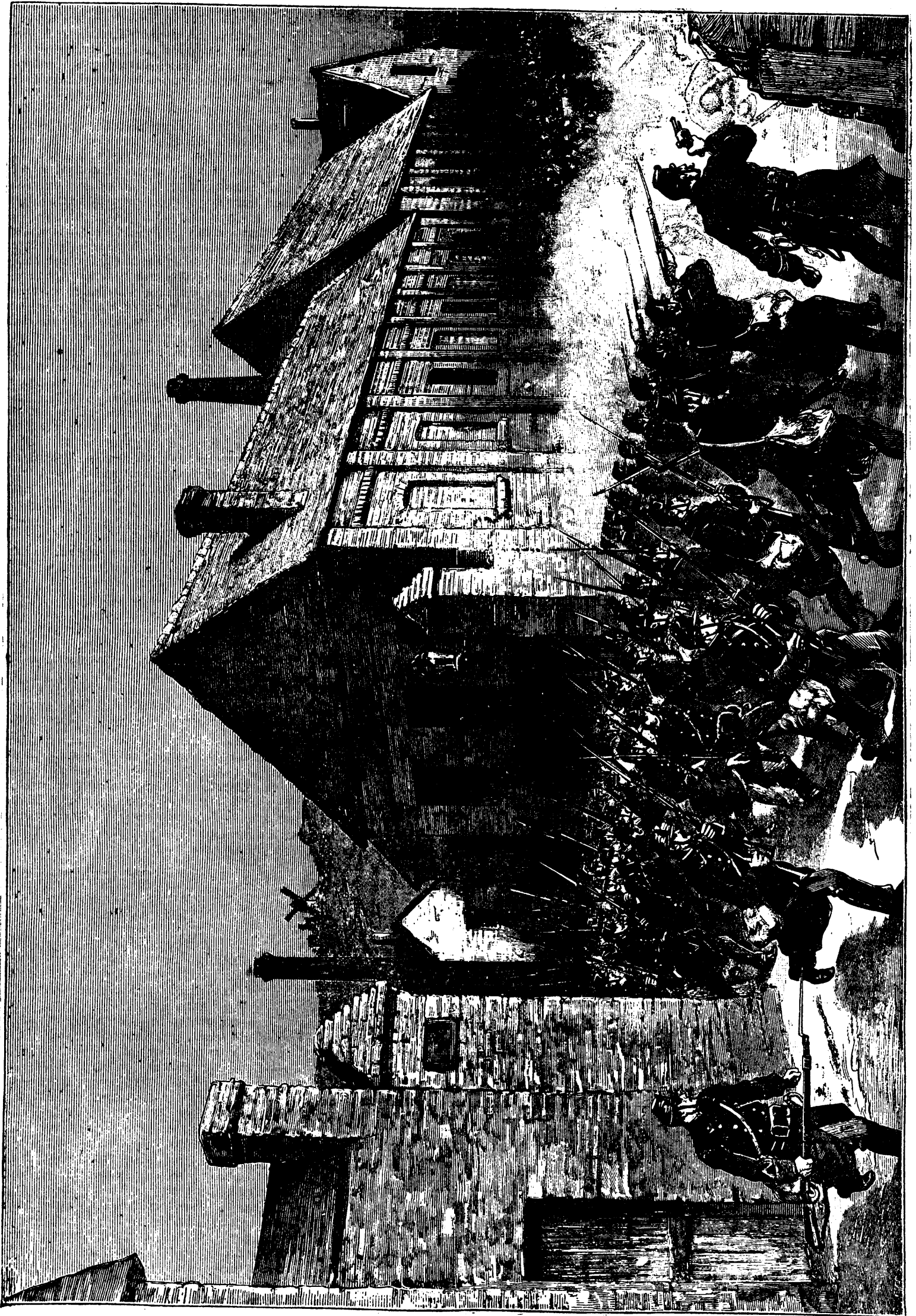
Un jour, un abbé renommé par sa piété s'entretenait avec saint Anselme de leur état et de la difficulté de discipliner les enfants élevés au monastère.

—Ils sont pervers et incorrigibles, disait-il ; cependant, nous ne cessons de les battre, et ils deviennent toujours pires.

—Vous ne cessez de les battre ? dit Anselme. Et quand ils sont adultes, que deviennent-ils ?

—Hébétés et brutes, répondit l'abbé.

—Que diriez-vous, reprit Anselme, si, ayant planté dans votre jardin un arbre, vous le comprimiez ensuite de manière à l'empêcher de déployer ses rameaux ? Ces enfants vous ont été donnés pour qu'ils croissent et se fortifient, et vous les tenez dans une si rude contrainte que leurs pensées s'accroissent dans leur sein et n'y prennent que des formes vicieuses et tourmentées. Nulle part autour d'eux la charité, ni la piété, ni l'amour ; dans leur âme irritée croissent la haine, la révolte et l'envie. Ne sont-ce pas des hommes, pourtant ? Leur nature n'est-elle pas la vôtre, et voudriez-vous qu'on vous fit ce que vous leur faites ? Vous les battez. Mais est-ce seulement en battant l'or et l'argent que l'artiste en forme une belle statue.



LES ÉVÉNEMENTS DE BELGIQUE.—LES CHASSEURS A PIED EXÉCUTANT UN FEU DE PELOTON SUR LES ÉMEUTIERS DE ROUX

LES FÊTES DE LA POLOGNE

LA FÊTE DE LA MOISSON ET LE "BÉNIT" DE PAQUES

ES fêtes de la Pologne ! Cela a l'air d'une ironie.....

Dans tous les pays, le peuple tient à ses vieilles coutumes ; il les considère comme des manifestations de la vie nationale ; mais lorsque la nationalité elle-même est mise en péril, les coutumes sont religieusement transmises de génération en génération comme un héritage sacré ; les observer, même dans leurs puérités, c'est protester contre la force et l'arbitraire.

En perdant leur indépendance à la suite des événements douloureux qui ont amené le partage de leur pays, les Polonais ont conservé, en raison du rôle passé de la Pologne, le caractère, sinon les privilèges d'une nationalité distincte, et ils ne laissent échapper aucune occasion de s'affirmer. De là leur attachement aux fêtes, dans les campagnes surtout—loin de l'œil jaloux des Russes et des Allemands.

Sandomir, fièrement assise au bord de la Vistule et couronnée de son ancien château, a été la capitale du royaume de la Pologne pendant le XIII^e siècle. C'est dans les campagnes environnantes, sur les deux rives du fleuve, qu'à lieu la plus jolie fête de la moisson. On en prend occasion pour couronner une rosière. Garçonnetts et filles, heureux d'avoir accompli leur tâche sous le soleil d'août, tressent une couronne d'épis en y mêlant des fleurs, des baies sauvages, des noix dorées et des rubans aux vives couleurs.

Le jour de l'Assomption, dès le matin, les habitants ont revêtu leurs plus beaux habits—es habits chargés de broderies, de franges et de chaînettes, qui décèlent le caractère quelque peu vaniteux des Sandomiriens ; on pose la couronne rustique sur la tête de la jeune fille reconnue la plus digne de la porter. Au son des cloches, la nouvelle rosière, escortée des villageois et des villageoises, se rend à l'église où elle dépose sa couronne d'épis et de fleurs sur le maître-autel.

Après la messe, le curé bénit la couronne, et le cortège, accompagné de musiciens, se rend gaiement vers la maison du maire. C'est le deuxième acte de la cérémonie. Le représentant de l'autorité est requis très humblement d'attacher un coq au milieu de l'édifice, passablement élevé déjà, que la jeune paysanne couronnée est orgueilleuse de porter. Si le coq chante, la joie des assistants éclate en applaudissements fr-

quents : c'est le présage d'une abondante récolte pour l'année suivante ; si le coq ne chante pas, il faut au moins qu'il becquette les épis ; mais si le volatile refuse d'entrer dans son rôle d'augure favorable, les figures s'allongent et la gaieté générale reçoit une atteinte ; mais il est rare que le coq veuille absolument attrister la fête.

Jadis on craignait, avec une année de misère et de privations, la mauvaise humeur et les sévérités des châtelains. Mais il s'est opéré en Pologne, depuis vingt ans, de grandes réformes, équivalant presque à la libération de la classe agricole. L'abolition des privilèges de la noblesse a été suivie de la loi de 1864, par laquelle les fermiers et même quelques journaliers sont devenus propriétaires.

Ce régime nouveau n'est appliqué, bien entendu, qu'à la partie de la Pologne régie par la Russie.

Quoi qu'il en soit, si les paysans ne redoutent plus les seigneurs châtelains dont ils dépendaient absolument autrefois, ils les aiment encore. Les châteaux reçoivent donc toujours la visite des moissonneurs. Dès l'ouverture de la grille du parc, des chants annoncent l'arrivée du cortège de la rosière.

Les paroles de ces chants rappellent bien plus ce qui était qu'elles ne disent ce qui est actuellement. Les vers—comme les cœurs—sont restés les mêmes. Aussi les châtelains les reçoivent-ils comme un hommage, et ils ne font pas la sourde oreille aux appels adressés à leur générosité. D'ailleurs, la présence, dans le cortège, des paysans attachés à l'exploitation du domaine seigneurial suffit à justifier pleinement les flatteries et les exagérations des chanteurs :

"Ouvrez-vous, portes du château ! Nous avons achevé la moisson dans les champs du seigneur, et nous lui avons dressé autant de belles gerbes qu'il y a d'étoiles au ciel.

"Nous avons préparé mille gerbes pour le seigneur, mille pour sa femme, dix mille pour ses fils et ses filles, cent mille pour leurs hôtes et un million pour l'argent des marchands anglais de Darzig.

"Sors, seigneurs, des blanches murailles de ton château, et accepte la couronne de notre jeune compagne, car c'est la couronne des couronnes : elle est d'or pur et non de paille.

"Nous avons bien mérité d'être reçus dans ton palais, car nos têtes sont brûlées par le soleil, nos mains sont coupées par la faucille, nos genoux se

et, à leur tour, régaler les hôtes du manoir d'un petit concert.

Le plus hardi de la bande s'avance ensuite et adresse un discours au seigneur qui n'a pas manqué d'accourir avec sa famille, pour faire un bon accueil à ces braves fils des campagnes polonaises. Après le discours, en vers ou en prose, la musique recommence et le seigneur, sa femme et ses enfants distribuent des présents aux paysannes qui se sont fait remarquer, pendant la moisson, par leur activité, montrant ainsi pour le travail, un respect dont l'absence assez général constitue le plus grand défaut des Polonais : soit comme seigneur, soit comme serfs, leurs pères leur ont appris à mépriser ou à détester le labeur matériel, et ces sentiments subsistent encore chez eux.

La châtelaine détache la couronne de la tête de la rosière et la dépose sur une table couverte d'une nappe blanche. La jeune villageoise reçoit quelques petits présents et une somme d'argent qui constitue sa dot de rosière.

Pendant ce temps, de grandes tables ont été dressées. Elles sont bientôt couvertes de rôtis et de plats nationaux ; des tonneaux de bière et d'eau-de-vie sont roulés à portée des convives, qui prennent place à table, servis par tout le personnel domestique, mis sur pied.

Au repas succèdent les danses, et la fête se prolonge fort avant dans la nuit.

Il existe en Pologne une autre fête, plus ancienne, plus générale et qui a un caractère touchant. C'est avec attendrissement que les Polonais voient chaque année revenir les fêtes de Pâques—fêtes de la vie, fêtes du printemps, fêtes de la rédemption du monde, que l'on a toujours célébrées en Pologne avec la même joyeuse émotion. Après la messe, chaque famille se groupe autour de son chef, dans un festin à la fois patriotique et religieux, qu'on nomme le "bénit," parce que nul des mets servis sur la table ne doit être touché avant que la main du prêtre ne se soit étendue pour le bénir.

La famille mange ce repas debout comme l'antique Israël ; le père ou l'aïeul prononce ordinairement un petit discours écouté dans le recueillement ; puis quelque jeune voix entonne le chant national qui implore la libération de la terre polonaise, et tous, sans craindre de blesser les oreilles des nouveaux maîtres du pays, graves et émus, répètent douloureusement : "Rends-nous la patrie, Seigneur, rends-nous la liberté !"

Même sur la route de Sibérie, l'exilé mort à toute impression est touché jusqu'aux larmes si une main sympathique lui présente les œufs colorés, qui ne manquent jamais de figurer dans les bénits. Ils lui rappellent la patrie et font revivre dans son âme les jours de la jeunesse avec ses enchantements. C'est l'évocation de ce qu'est, en Pologne, le jour de Pâques : les amis, les familles se rapprochent, le riche donne au pauvre, les grands ouvrent leurs portes aux plus humbles... On voit dans les *Souvenirs d'une exilée en Sibérie*, de M^{me} Eve Féliniska, quel saisissement s'empara de l'infortunée lorsque, en passant par Kazan, le jour de Pâques, une dame vint lui offrir quelques œufs colorés...

"Aux temps passés de sa splendeur, dit Henri Perreyve, la Pologne entière célébrait le "bénit" avec une solennité à laquelle le luxe de ses grands seigneurs prêtait souvent un éclat extraordinaire. Tandis que les cabanes des paysans se paraient, pour le jour de Pâques, d'ornements rudes et pauvres, et que le curé des hameaux entrait dans les moindres demeures pour y bénir d'avance le festin pascal, les châteaux voyaient d'immenses tables se dresser dans leur salle d'honneur ; et de toutes parts convoqués, arrivaient les amis, les vassaux, les hommes d'armes des seigneurs ; ils se



Lorsque le coq chante, c'est le présage d'une abondante récolte.—(Page 413, col. 1).

sont brisés en se ployant vers la terre, nos pieds sont blessés par le chaume, notre dos s'est raidi à force de se courber sur tes champs.

"Ordonne, seigneur, que le sang de tes étables et de tes bergeries coule comme des ruisseaux sur le vert gazon de ta cour, et que des feux soient allumés aux quatre vents de la terre ; car un grand repas est nécessaire pour délasser les moissonneurs de leurs fatigues.

"N'oublie pas, seigneur, qu'un bœuf rôti est bon pour calmer les douleurs de l'épine dorsale ; une brebis pour les genoux ; un veau pour les pieds ; une oie, un coq, un canard, pour les mains ; de l'eau-de-vie et de la bière pour la tête brûlée par le soleil.

"O seigneur ! ne te cache pas plus longtemps, car nous entendons souffler de Cracovie un vent violent qui, écartant les rideaux des fenêtres de ton château, nous permet de voir ta figure, semblable à un soleil qui brille au ciel ; celle de ta femme comme une pleine lune ; celle de tes jeunes garçons et des demoiselles comme des étoiles étincelantes."

Des musiciens soutiennent la voix des chanteurs

rangeaient gravement autour du splendide repas ; le prêtre paraissait à son tour, et la bénédiction donnée, chacun prenait sa part du "bénit."

Après un long séjour en France, M. Ignace Chodzko, qui a occupé au Collège de France la chaire illustrée par Mickiewicz, se rappelait encore cette fête de Pâques dans la maison de son grand-père : au point du jour les cloches annonçant la fête solennelle ; à la porte de l'église les calèches attendant les dames à la sortie ; la route garnie des deux côtés de hottes et de corbeilles pleines de victuailles que les paysans apportaient sur le passage du curé, pour qu'il bénit les éléments du festin.

Un magnifique spectacle attendait les enfants à la maison. Le parquet de la grande salle était jonché de petites branches de sapin. Au milieu de cette pièce était dressée une immense table chargée des mets les plus substantiels et les plus délicats ; un agneau en beurre, artistement modelé, en occupait le centre, avec une branche de buis à la bouche, — espérance printanière, — et, couchée sur son dos, une petite bannière rouge et blanche. Deux cochons de lait, rôtis au four, flanquaient l'agneau. Ils avaient dans la gueule des œufs rouges ; plus loin, se carrait une énorme dinde farcie, engraisée pendant les quarante jours de carême ; elle était entourée de jambons, qui constituent les pièces fondamentales de tout "bénit," pauvre ou riche. A un autre bout de la table, c'étaient des oies, du veau rôti, des lièvres ; un peu partout des coqs de bruyère, des perdreaux, des gélinottes ; enfin une abondance, une diversité capables de défier les plus formidables appétits.

Et les babas, sans lesquels il n'y a pas de "bénit" possible ! Aux deux extrémités de la table se dressaient donc deux volumineux babas. Leur surface, d'un beau rouge, était toute saupoudrée de sucre, et, à travers la croûte, on apercevait des raisins de Corinthe ; une quantité d'autres gâteaux, de formes et de goûts différents, comblaient les intervalles qui se trouvaient entre les plats de résistance.

On attendait le curé impatiemment ; on allait à la fenêtre, on revenait, on écoutait, on regardait encore ; la conversation était languissante : la faim est silencieuse ; chacun fixait des regards de convoitise sur ses mets de prédilection.

Enfin on apercevait M. le curé ; il approchait, suivi de l'organiste ; il entra dans la salle du festin, revêtait l'aube de lin, et bénissait la table.

Le curé adressait un discours au maître de la maison, qui y répondait soit en latin soit en polonais.

Après les discours venaient les compliments : fils, belles-filles et gendres baisaient respectueusement la main du grand-père...

Puis on se serrait autour de la table. Le grand-père, selon l'antique usage, coupait des œufs durs en quartiers qu'il offrait à chaque convive. Dans cette distribution, les domestiques mêmes n'étaient pas oubliés ; mais dès qu'ils avaient mangé l'œuf de Pâques, ils se retiraient dans une salle à part, où ils trouvaient un "bénit" moins splendide que celui des maîtres, mais qui avait bien son mérite...

Plus d'une fois, le jour de Pâques, sur la lisière d'une forêt, dans le premier brouillard du matin, quelques centaines de jeunes hommes armés de fusils, de lances et même de faux, se sont réunis autour du prêtre patriote, venu là pour étendre la main sur le pain et le vin constituant le "bénit" du paysan insurgé : c'était le banquet fraternel avant de mourir, et, à la veille de la bataille, de mâles voix redisaient l'hymne sacré : "Rends-nous, Seigneur, rends-nous la patrie ; Seigneur, rends-nous la liberté !"

DANIEL ARNAULD.

NOS CLICHÉS DE GRAVURES

L'amélioration notable que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont remarquée depuis quelque temps dans nos gravures, est due au nouveau système que nous employons, le "Gillotage" sur zinc perfectionné.

A ce propos, nous donnons avis aux intéressés que l'administration du MONDE ILLUSTRÉ ne se refusera pas à vendre ses clichés de gravures à d'excellentes conditions.

A PROPOS DE PRONONCIATION

Extrait d'une conférence faite au Cabinet de Lecture Paroissial, par M. A. Leblond de Brumath

LES petits caprices de notre belle langue, d'ailleurs si régulière et si correcte, m'ont appris deux choses : c'est qu'il ne fallait pas trop se fier à des traditions sans raisonnement, et ne pas trop crier à nos amis les Anglais que leur langue n'est bâtie que de caprices et d'exceptions : nous avons bien aussi notre petit faible.

Nous devenons tous les jours plus sévères au Canada sur ce point-là, et nous avons raison. Les Français ne sont pas moins exigeants, et si les Parisiens sont aussi prompts à découvrir un accent provincial, que les marchandes d'herbes de l'agora d'Athènes l'étaient à saisir chez Socrate la prononciation béotienne, nous devons reconnaître qu'ils ne se regardent pas eux-mêmes comme dénués de toute espèce d'incorrection, et j'ai vu les plus hautes familles choisir, pour bonnes de leurs enfants, de jeunes bretonnes qui n'avaient d'abord parlé que le celte, et à qui l'on avait appris le français suivant toutes les règles dans les écoles. J'avoue que j'étais frappé moi-même, en les écoutant lire, de mille petits défauts auxquels l'habitude m'avait rendu insensible chez moi et chez les autres, et que la pureté et la netteté de leur langage me rendaient immédiatement sensibles.

Chaque province a ses tendances communes et ses fautes particulières, qu'il serait aussi puéril de défendre que peu sage de conserver ; et s'il est vrai que les hommes qui parlent bien sont de partout, aussi bien de la Bourgogne que de l'Ouest et du Canada, il faut pourtant avouer que la Bourgogne et le Canada ont probablement quelques particularités que ceux qui n'y prennent pas garde répètent plus facilement. Nous devons donc nous attacher à les découvrir et à les combattre plus directement ; et bien que je crois difficile d'en découvrir un grand nombre, et même d'aussi étranges que dans la plupart de nos provinces françaises, je crois que nous ne devrions ni rougir ni nous étonner d'en rencontrer.

Il est même impossible qu'il en soit autrement. Nous venons pour la plupart des provinces de l'Ouest ; voyons quelles sont les fautes qu'on y commet, et nous trouverons probablement ce qu'il est le plus utile de corriger en nous.

Dans les provinces de l'Ouest, dit Champeaux, on prononce généralement les syllabes qu'il, quel, quin, qu'un, quai, etc. et le mot cœur, en intercalant doucement le son de l'i entre qu, de sorte qu'au lieu de dire : kelkun, comme le prononce le reste de la France, on dit quelqu'un, quieur au lieu de kœur, kiai au lieu de quai, est-ce évidemment une faute ? Non. Dubroca, dans son *Traité de l'art de lire à haute voix*, fait l'éloge de cette prononciation, à cause de sa douceur ; cependant, les grammairiens en vogue la condamnent, excepté Napoléon Landais. "Nous pensons toutefois qu'il vaudrait mieux chercher à la détruire qu'à l'excuser," dit Champeaux, et nous pensons comme lui.

On y prononce aussi trop souvent les a avec un accent circonflexe supplémentaire, dont le dictionnaire ne les gratifie nullement ; ainsi, de Rennes à Saint-Malo, et d'Avranches à Rouen, on vous parlera bien souvent d'habitation, de nation, de vocation, de travailler, etc., mais en revanche on dira maçon et sable. Ajoutons que leur prononciation de ain est tout-à-fait nasillarde et déféctueuse ; au lieu de le faire sortir du fond de la gorge, ils l'étranglent au fond de leurs narines ; ils vous diront impitoyablement : Ainsi lé sins se passé de pin, au lieu de dire : Ainsi les saints se passaient de pain. En Normandie, on ajoute obligamment à la fin de certains mots, comme par exemple *ici*, un t copulatif d'un effet douteux. En revanche, en Bretagne, on retranche, par une crase tout-à-fait exceptionnelle, l'i du mot bien, et l'on vous aborde avec un : Eh ! ben, tout-à-fait engageant.

Evidemment, en passant la mer, nous avons noyé quelques-uns de nos péchés d'origine, mais ce serait nous montrer déplorablement présomptueux d'imaginer que nous n'en avons plus la trace, quand nous voyons le péché d'Adam porter ses fruits jusqu'à nous. Comment faut-il donc faire ? comme les

Bretons et les Normands, écouter ceux qui parlent bien parmi nous et les imiter ; nos avocats et nos prédicateurs savent se corriger ; faisons comme eux.

Rendons, en conséquence, grâce à Dieu, de ne pas nous avoir donné à combattre les difficultés presque insurmontables qu'éprouvent les Gascons et tous les méridionaux, et apprenons à nos enfants à éviter les quelques irrégularités qui se rencontrent le plus souvent chez eux, et qui viennent, soit de l'origine de leur famille, soit du milieu semi-anglais où nous vivons. Nous n'avons point le naïf aplomb des enfants de Marseille la Grecque, et nous ne pourrions même nous empêcher de sourire en les entendant répéter : "Eh ! bienne, mon' bon', jé té lé disé bienne qu'il n'y avé qué lé Mar-seillé qui parlât bienne lé francé !" Nous croyons que beaucoup parlent très-bien parmi nous, et que tous pourraient le faire aisément, et c'est pour cela que nous devons être exigeants.

A. LEBLOND DE BRUMATH.

LE PLUMEAU

NE ne pus réprimer un geste d'étonnement. — Comment, vous, madame, femme d'esprit s'il en fut jamais, dont les écrits ont charmé toute une génération, qui avez vu passer dans votre salon l'élite du pays, vous dont l'intelligence s'est toujours montrée avide des plus hautes pensées, vous, la Muse et la Grâce, vous descendez à de si plates occupations !...

Elle sourit un moment dans le silence, agitant de la main légère le vulgaire plumeau, avec une dextérité, un soin, une minutie qui prouvaient combien elle avait l'habitude de cette besogne infime. Pourquoi ne pas en laisser le soin à l'une de ses bonnes ?

—Ainsi, fit-elle, vous trouvez dégradant le travail des mains.

—Je n'ai pas à ce sujet des convictions de principes, et les thèses absolues me déplaisent comme à vous-même : je m'étonne seulement que vous, qui avez un meilleur emploi de votre temps, chère dame, et qui pouvez faire exécuter ce travail par d'autres, vous vous mettiez à épousseter. Expliquez-moi, je vous prie, ce mystère d'une déesse qui se conduit en mortelle.

—Une manie, un tic, un entraînement !...

—Nenni : je vous connais trop bien pour croire que vous persévèreriez dans une habitude, si vous ne la jugiez sage et bonne.

Elle parut hésiter quelques instants, puis, prenant sa résolution bravement, dans une pose héroï-comique, comme une reine de tragédie :

—Jurez, s'écria-t-elle, que vous ne révélez à âme qui vive le secret que je vais vous confier, et surtout que vous ne vous moquerez pas de ma faiblesse.

Je jurai solennellement, le bras levé.

Alors elle, souriante et rassurée, entama la confession.

—Vous autres, messieurs, vous comprenez mal le caractère de la femme, si vous supposez qu'elle puisse vivre uniquement de la vie intellectuelle ou même de la vie du sentiment. Elle éprouve un désir invincible d'activité pratique, de mouvement utile, qu'elle doit satisfaire si elle entend ne pas s'étioler ou tomber dans la mélancolie, et il ne me semble pas plus ridicule pour une dame de manier le plumeau qu'il est déraisonnable à M. Gladstone de manœuvrer la hache du bucheron. Parce qu'on tient de temps en temps la plume, est-on obligée de remettre à jamais l'épingle dans l'étui et le plumeau dans sa gaine ? C'est en vertu de sots préjugés rétrogrades, sans raison d'être, que le vulgaire s'est imaginé qu'un de ces instruments exclu l'usage des autres.

—Préjugé que je partage avec la foule, répondis-je : certaines opérations, comme celles de nettoyage domestique, abaissent les habitudes de l'esprit et détruisent la tendance vers l'idéal sans laquelle le goût et l'art ne peuvent subsister.

Détrompez-vous, mon ami ; c'est le contraire qui est vrai. Ces occupations simples redressent l'âme et l'éclairent, si on les mène avec intelligence, en respect d'une loi naturelle.

A mon tour, je souriai et lui dis :

—Voilà un bien joli paradoxe à développer dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

—Une vérité d'expérience et de sens commun ; j'y puis apporter mon témoignage, à tort ou à raison, vous m'avez à diverses reprises affirmé que j'avais réalisé ce prodige d'avoir écrit depuis plusieurs années sans être devenue bas-bleu ni pédante. Est-ce exact ?

—Vous savez comme j'apprécie votre haute et saine raison, qui vous préserve de tout ridicule et de toute petitesse.

Si vous n'avez point parlé par pure flatterie, si je possède la qualité dont vous me louez, c'est à mon plumeau que je la dois en partie. Quand d'aventure les fumées de l'orgueil ou de la vanité me montent au cerveau, il me rappelle qu'une femme, je dois rester modeste, malgré le succès et les applaudissements.

—C'est, du reste, dans cet oubli dédaigné que j'ai trouvé mes meilleures inspirations. L'exercice qu'il me fait prendre anime à la fois mon bras et ma pensée. En le voyant serpenter à travers mes porcelaines, caresser mes statues et mes tableaux, se promener en méandres capricieux sur mes meubles et mes curiosités, je voyage à mon tour en imagination dans le charmant pays du bleu. La poussière qui s'élève me paraît composer de légers nuages et me crée un petit ciel en chambre. Mais quoi, vous manquez à votre engagement, vous riez !...

—De la poésie à propos de plumeau et de poussière ! cela me paraît une gageure assez plaisante.

—Soit, monsieur l'Aristarque, nous allons parler sérieusement.

—Excellent professeur, mon plumeau. En me forçant à le diriger de façon à éviter la casse de mes bibelots, il m'a appris la prudence si utile dans le monde ; il m'a souvent enseigné la finesse et la mesure sans lesquelles on cesse d'être écrivain pour devenir écrivassier.

—Je suis tentée d'admettre que si vous le connaissez mieux, il vous donnerait, le présomptueux, des leçons de politique...

—Par exemple !

—Serait-il sot s'il vous tenait à peu près ce langage : "Les préjugés et les abus sont la poussière qui couvre la société. Pour l'en dégager sans comprendre l'existence d'institutions excellentes mais fragiles, il ne faut pas employer le lourd balai ou la brosse mordante qui détériorerait le mobilier public, recourez plutôt au plumeau délicat qui, s'insinuant dans les coins, répétant à l'infini ses petits coups rapides, s'élevant, s'abaissant et glissant quand il est nécessaire, fait son œuvre bienfaisante sans bruit et sans éclat, mais bien et sûrement. En d'autres termes et pour finir, douceur vaut mieux que violence."

—Ah ! m'écriai-je, vous êtes admirable, et je n'avais jamais soupçonné qu'il y eût tant de philosophie..... dans un plumeau.

RÉVEIL.

L'AIR PUR C'EST LA VIE

Respirer, c'est se nourrir, a dit un docteur, et l'air est le pain de la respiration ; seulement ce pain-là se respire au lieu de se manger. Et puis, à la différence du pain que nous ne mangeons que deux ou trois fois par jour, l'air doit venir nourrir notre sang sans aucune interruption. L'air vient-il à manquer, la vie ne tarde pas à s'éteindre, faute d'aliment. L'air est-il vicié par des émanations malfaisantes, le sang s'appauvrit et s'altère peu à peu, en dépit de l'alimentation la mieux choisie. Au contraire, l'air pur et vif des campagnes entretient en santé l'homme des champs, bien que sa nourriture soit grossière.

Quelquefois, par leur propre incurie, les habitants des campagnes ne jouissent pas d'un air pur. Les eaux stagnantes, la mauvaise tenue des étables, le fumier obstruant jusqu'à l'entrée des maisons, une aération insuffisante des appartements sont des causes de bien des maladies qui disparaîtront par l'observation des règles les plus élémentaires de l'hygiène et des habitudes.

Le premier train direct pour la Colombie Anglaise partira de Montréal le 24 de mai.

LES ÉVÉNEMENTS DE BELGIQUE

(Voir gravure)



ROUX, est de tous les villages celui qui a le plus souffert des troubles qui viennent d'avoir lieu en Belgique.

Les derniers coups de fusil remontent au samedi, 27 mars.

Ce jour-là, vers une heure, une bande armée de haches et de bâtons veut entrer dans une verrerie ; le capitaine d'une compagnie de chasseurs à pied crie aux émeutiers de faire halte et fait les trois sommations. A peine s'il a fini qu'un émeutier lève sur lui son gourdin. Le commandement de feu retentit. Une seule section fait un feu de salve, d'après les instructions données par le ministre de la guerre, et sept hommes tombent frappés à mort.

Il est assez difficile de savoir à quelles professions appartiennent les dix-neufs morts des deux collisions de Roux, mais le dénombrement des blessés donne une proportion de quatre houilleurs et de deux verriers par groupe de six blessés.

L'incendie de l'usine de M. Baudoux a été terrible. Les ouvriers l'ont prise d'assaut, ont jeté du fer dans les fours, mis le feu aux quatre coins, et ils ont rallumé ce feu à diverses reprises jusqu'à ce que tout ait été consumé.

A Mariemont il y a eu deux ouvriers tués.

Le contact entre les fantassins et les houilleurs a eu lieu au puits du Placard, dépendant de la Compagnie des forges de Mariemont et situé sur la commune de Carnières. C'était un matin, à dix heures. Les cent hommes du Placard travaillaient au fond de la mine et au jour, lorsqu'on signala une bande de deux cents hommes marchant à travers les labours, venant du village de Picton, à trois kilomètres de là. Il faut dire que le puits du Placard est totalement isolé. Il est, de plus, sur la lisière d'un bois. Deux ou trois bâtiments en tout sont construits dans le voisinage. Il y a une brasserie et des hangars. L'ingénieur du Placard vit à qui on aura bientôt affaire. Il attend, fort anxieux, car les seules troupes qu'on ait dans le pays sont à deux kilomètres, à Bascoup.

La bande qui s'avancait était composée de houilleurs de Forchies. Elle avait rançonné en passant les cabaretiers de Picton, exigeant à boire, sans payer, bien entendu. Elle avait à sa tête une sorte de petit homme rouge de barbe et de cheveux, qui tenait à la main un grand bâton. Deux drapeaux rouges flottaient en tête du cortège. La bande arrive au Placard, et le chef intime à l'ingénieur l'ordre de remonter le trait, c'est-à-dire de faire remonter au jour les ouvriers qui étaient dans la mine. L'ingénieur proteste, on le menace de mettre le feu ; alors il consent ; il va faire remonter le trait lorsqu'on aperçoit dans le lointain une compagnie de fantassins arrivant au pas de course. C'était celle du capitaine Neveu, du 7^e de ligne, qui, ayant aperçu, des postes qu'elle occupait à Bascoup, plusieurs groupes cheminer dans le lointain, avait piqué dessus sans perdre une minute.

A la vue de la compagnie qui s'arrête à cent cinquante mètres du groupe des maisons, les houilleurs se massent en avant des bâtiments du Placard, face à la troupe. Le capitaine fait évacuer les maisons et les alentours par la foule des curieux, des femmes, en grande partie, qui venaient de Carnières et de Picton voir ce qui allait se passer. Puis il s'avance de vingt-cinq pas au-devant de sa compagnie avec une section de 19 hommes et un clairon. Le capitaine prend alors avec lui le clairon et fait encore dix pas. Les émeutiers ne bouge pas du tout. Ils crient et avancent au contraire, en levant les bâtons, comme s'ils avaient la certitude qu'on ne va pas tirer sur eux. C'est là un grand point dans cette guerre. Le capitaine fait sonner les trois sommations et répète trois fois l'avis obligatoire :

"Au nom de la loi, nous allons faire usage de nos armes. Que les bons citoyens se retirent."

Au troisième coup de clairon, le chef des insurgés s'avance et lève le gourdin en l'air ; les autres l'imitent. La dernière sommation faite, le capitaine se retire et ordonne le feu. Les dix-neuf coups de fusil partent ensemble ; les houilleurs s'enfuient alors dans toutes les directions. Deux sont blessés à mort. L'un est le chef aux cheveux rouges, l'autre est un jeune mineur de vingt-cinq ans. Celui-ci a

la force de faire cent mètres en courant, tout en retenant ses intestins qui s'échappent par une horrible blessure. Les soldats le ramènent ainsi que l'autre, frappé de trois balles. On les porte dans la cantine du charbonnage. Ils y meurent dans la soirée après avoir été pansés inutilement par le médecin. Dans leur délire, ils ont répété souvent, paraît-il : — "Mais pourquoi donc les soldats ont-ils tiré sur nous ? on nous disait qu'ils ne tireraient pas." Le chef, entendant, à la nuit tombée, des coups de feu dans le bois, murmurait une sorte de prière à ses camarades de venir le délivrer.

La nuit n'a été qu'une longue alerte, et c'est seulement le matin au petit jour que la compagnie a pu se reposer. Les patrouilles et les coups de feu ont traversé la plaine et le bois jusqu'à l'aube.

NOS PRIMES MENSUELLES

SYSTÈME DE TIRAGE

Nous avons 6,000 abonnés ou acheteurs du MONDE ILLUSTRÉ, qui reçoivent pendant le mois quatre exemplaires chacun, faisant un total de 24,000 numéros entre les mains de 6,000 lecteurs.

Sur chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ, il y a, imprimé en encre rouge, un numéro différent. Au tirage, qui se fait par le public, et non par nous, il y a une urne divisée en quatre compartiments.

Dans le premier, il y a 23 boules, et dans chacun des trois autres 10, tel que représenté ci-dessous :

1er compartiment.	2e compartiment.	3e compartiment.	4e compartiment.
0 1 2 3 4	0 1 2 3	0 1 2 3	0 1 2 3
5 6 7 8 9	4 5 6 7	4 5 6 7	4 5 6 7
10 11 12 13 14	8 9	8 9	8 9
15 16 17 18 19			
20 21 22 23			

Un enfant tire une boule de chacun de ces casiers, en commençant par le premier, et les quatre premières boules forment le numéro gagnant.

EXEMPLE :

15 | 0 | 3 | 1

Après avoir remis les boules à leur place, il les mélange et procède de la même manière au tirage des 93 autres primes.

Le premier nombre sortant gagne la première prime, \$50.00 ; le second gagne la prime de \$25.00, et ainsi de suite.

La liste des numéros gagnants est publiée aussitôt après le tirage.

Maintenant, si nous avons été assez explicite, il est très facile de voir que n'importe quel nombre, depuis le numéro 1 jusqu'au numéro 23,999, peut être formé avec le même avantage, et qu'il est impossible que nos lecteurs soient trompés.

Avec le premier numéro de chaque mois nous recommandons le numérotage pour un nouveau tirage.

Lorsque le mois a cinq samedis, le tirage se trouve nécessairement augmenté de 6,000.

BERTHIAUME & SABOURIN.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 181.—DEVINETTE

On en était aux devises. Un monsieur s'adresse à son voisin en ces termes :

"Vous n'avez ni frère, ni sœur, mais votre père est le fils de mon père. Quels liens de parenté existe-t-il entre vous et moi ?"

—Que ? répondit l'autre.

No 182.—FABLE-EXPRESS

Ai-je avec toi jamais joué la comédie,
Dit Claire à son amant ;
Je hais la trahison, je hais la perfidie.

Moralité :

XXXXXXXX XXXXX XXXX.

SOLUTIONS :

No. 179—Les mots sont : Etamine—Etat mine—Et ta mine.

No 180

BLANCS.

1 D 6 e C R

2 Mat selon le coup des Noirs.

NOIRS.

1 ?

ONT DEVINE :

Rébus.—O. Leclerc, Québec ; J.-E. Martin, Lewiston ; P. F. Hamel, Montréal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le nourrisson est entre les deux personnages

Économie. — Au lieu d'acheter une robe, de mandes chez votre marchand la "Teinture Progrès," fabriquée en France, et vous donnerez à votre vieille robe la couleur et la fraîcheur des fleurs du printemps. Dépôt principal : G. Lefrançois, 1610, rue Notre-Dame.

Pour détacher vos vêtements n'employez que l'Eau Chartraine qui ne laisse aucune odeur. Elle est préparée en France et elle a obtenue 16 médailles d'or et 18 diplômes. 40 cents la grande bouteille chez les pharmaciens et marchands. Dépôt principal : G. Lefrançois, 1610, rue Notre-Dame, Montréal.

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

A. L. MARSOLAIS, B.A.L.L.B.

AVOCAT

1006, rue Notre-Dame. Bloc Ferrier, Chambre No 17. — Bureau du soir : 989, rue Notre-Dame. M. Marsolais suivra aussi les cours de Joliette et l'Assomption.

JOS. MACDUFF,

SELLIER ET FABRICANT DE VALISES,

703, rue Ste-Catherine, Montréal

M. Macduff tiendra aussi en magasin des Couvertes, Brosses, Fouets, etc

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.

TAPISSERIE

UNE SPÉCIALITÉ

Votre choix dans plus de

1500

PATRONS NOUVEAUX

AUSSI

BORDURES ET DADOS ASSORTIS

TOUJOURS CHEZ

J. G. GRATTON

Coins des rues Wolfe et Ste-Catherine

5328

VEUX-TU M'AIMER ?

PAROLES ET MUSIQUE DE M. G. PILLON

Andante.



De - puis long - temps je vois ton doux sou - ri - re,



Cher - cher, Je crois, A cap - ti - ver mon cœur ; En sou - ri -



ant, Moi, Je cherche à te dire : Si tu m'ai-mais quel se -

REFRAIN Un poco Animato.



rait mon bon - heur ! Que je vou - drais, O ma bel - le ché -

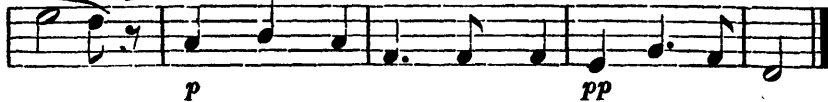


ri - e, Par tes beaux yeux é - tre tou - jours char -



mé, Bel ange, O toi, le seul bien que j'en -

rall.



vi - e, Ah ! Dis - le moi, Dis - moi : Veux - tu m'ai - mer,

Plus d'une fois, depuis que je t'ai vue,
Je me surpris à soupirer le jour ;
Plus d'une fois je sens mon âme émue
Par les soucis et les peines d'amour.
Que je voudrais, etc.

Mais non, vers toi je n'ose aller encore,
Le doute, hélas ! me retient loin de toi.
Ah ! par pitié, belle enfant que j'adore,
Dis, si ton cœur a de l'amour pour moi.
Que je voudrais, etc.

Je te l'avoue, ô ma belle ! je t'aime !
D'un feu secret tes yeux m'ont embrasé ;
Oh ! si j'osais, j'irais (bonheur suprême !)
Sur ton beau front déposer un baiser.
Que je voudrais, etc.

Et si pour moi ton cœur est plein de flammes,
Si mon regard a pu charmer le tien,
Qu'en ce beau jour s'unissent nos deux âmes,
Et qu'un baiser resserre nos liens.
Que je voudrais, etc.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

LES PLUS NOUVEAUX ET LES MEILLEURES QUALITES
de Tapis, Prelats, Nets à Rideaux, Damas, Brochés, Rouleaux

ET CHAINES A RIDEAUX

— Seront vendus à PRIX REDUITS au —

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

A LA BOULE D'OR

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis.
Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes ALLEZ CHEZ

A. NATHAN

71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents; 10,000 cannes, depuis 5 cents. Ausi un assortiment complet d'objets de tabacconiste. En gros et en détail. Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

Nouvel établissement Canadien-Français

DUPUY & CIE,

Marchands de Graines de Légumes, de Fleurs et de Grains de Semence, Instruments Agricoles de toutes sortes, Arbres Frutiers et Arbres Décoratifs, Arbustes, Fraisiers et Vignes acimatés, engrais, etc. etc. En gros et en détail. Commandes par la poste promptement exécutées.

36, Place Jacques-Cartier, Montréal

Il est strictement défendu de lire ceci. —Moyen efficace de faire fortune.— La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

Certificat au public. —D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspeptie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, malaie du Foie et des Rognons. Elles sont aussi un remède infallible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Picote.

S. LACHAPELLE, M. D.
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène.
Et membre du bureau santé de la Province.
E. MASSICOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 1er mai 1886

LES

DEUX SŒURS

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

IV

FRANÇOIS Pougin était un ivrogne. Quand il était ivre, qu'il fit jour ou qu'il fit nuit, il avait l'habitude de s'enfuir de sa demeure pour courir à travers la montagne. Il était facile de prévoir qu'il tomberait un jour ou l'autre dans quelque crevasse du rocher. C'est fatalement arrivé.

—Vous savez maintenant en quoi consiste toute ma science. Voilà comment je suis sorcière.

—Le temps ne m'a pas paru long en votre compagnie, ajouta-t-elle en se levant et en prenant son bâton ; mais je m'aperçois que les aiguilles ont tourné sur le cadran de l'horloge. Le vent souffle avec moins de violence et il me semble que la neige ne tombe plus. Le moment de vous quitter est venu. Je me sens assez forte, maintenant, pour regagner les Huttes."

Elle se baissait pour embrasser Georgette.

—Avant que vous ne partiez, dit Gervaise d'une voix hésitante, je voudrais vous demander quelque chose.

Manette se redressa et son regard scrutateur se fixa sur Gervaise.

—Tu peux parler, lui dit-elle ; si tu veux un conseil, je te le donnerai. C'est tout ce que je peux pour te remercier de ton hospitalité.

—Eh bien, Manette, répondit Gervaise, vous qui savez lire dans l'avenir, dites-moi quelle sera la destinée de mes filles.

La rebouteuse eut une sorte de frémissement, ses sourcils se froncèrent et deux plis se formèrent sur son front subitement assombri.

Suzanne s'était levée.

—Oui, oui, dit-elle, il faut que Manette interroge l'avenir et me dise ma destinée.

—Jeune fille, répondit la rebouteuse d'un ton sévère, il est préférable toujours d'ignorer les choses qui doivent arriver. Ta vie, comme celle de toutes les créatures, est écrite dans le grand livre des destinées ; mais ce livre est toujours fermée, et il faut être bien audacieux pour oser l'ouvrir. Crois-moi, Gervaise, et toi aussi, Suzanne, ne cherchez pas à découvrir ce que Dieu tient à cacher.

—Non, non, répliqua vivement Suzanne, je veux savoir ce qui m'attend dans la vie. Que vous soyez sorcière ou non, Manette, vous avez le pouvoir de lire dans l'avenir, je suis curieuse, je veux savoir... Manette, déchirez le voile, ouvrez le grand livre dont vous venez de parler, et dites-nous les secrets qu'il contient. D'ailleurs, ajouta-t-elle, cela nous amusera.

—Oui, appuya une femme, il faut que Manette nous montre sa puissance.

La rebouteuse sourit tristement et interroga Gervaise du regard.

—Oui, Manette, répondit la veuve, apprenez-moi si mes filles seront heureuses ou malheureuses.

—Ainsi, fit la vieille en promenant son regard sur les femmes, pour achever votre veillée, vous voulez que je vous amuse, comme vient de le dire Suzanne ?

—Oui, répondirent plusieurs voix.

—Eh bien, soit, je vais vous amuser. Seulement Gervaise, il faut que tu me fasses une promesse.

—Laquelle ?

—Pour te satisfaire, Gervaise, je vais user d'une puissance que je possède et dont j'ai fait rarement usage. Si extraordinaire, si merveilleuse même qu'elle soit, cette puissance n'a rien d'occulte ; c'est un don que j'ai reçu de la nature. Les gens qui s'occupent de sciences appellent cela du magnétisme. Je vais lire dans le regard de tes filles, étudier les traits de leur visage, pour pénétrer dans leur pensée, regarder leur âme et mettre à nu les sentiments qu'elles ont au cœur.

—Mais, écoute bien, Gervaise, qu'elles que soient

—On dirait vraiment que vous avez peur de moi, répliqua la jeune fille d'un ton gai avec une nuance de aillerie.

Et pendant que ses lèvres roses souriaient, son regard s'illumina d'orgueil.

—Oui, répondit Manette, ce que je viens d'éprouver sous la force et le charme de ton regard est en même temps de la terreur et de l'admiration.

Soudain, ses traits s'animent, son visage s'éclaira, et son regard se remplit de lueurs qu'on aurait dit phosphorescentes. Aussitôt, Suzanne se sentit enveloppée par la flamme de ce regard fixe, profond et dominateur.

Les femmes s'étaient levées ; les yeux grands ouverts fixés sur la rebouteuse, elles attendaient en frissonnant. Suzanne gardait son sourire sur ses lèvres.

Enfin, au bout de quelques minutes de silence, la rebouteuse fit entendre sa voix inspirée.

—Suzanne, dit-elle, ton ambition est à la hauteur de ton orgueil. Ta pensée audacieuse s'élève vers des sommets qui paraissent inaccessibles et

tu rêves des splendeurs inconnues. Ce que tu désires, ce que tu veux, je le vois dans une lumière éblouissante, et il me semble que j'assiste à une féerie. Tes rêves pourront se réaliser, car tu seras ce que tu voudras être. Tu marcheras sans rencontrer d'obstacles sur ton chemin, et où les autres trouvent des cailloux, des épines et des ronces, tu trouveras, toi, des fleurs qui naîtront sous tes pas. Tu mouilleras tes lèvres dans la coupe de tous les plaisirs. Tu seras resplendissante comme une de ces étoiles qui scintillent au firmament. Malheur à ceux qui oseront te regarder car les rayons de ton regard éblouiront, brûleront comme les rayons du soleil. Tu passeras à travers le monde comme un météore, et tu laisseras derrière toi une traînée lumineuse. Tu seras admirée, fêtée, adulée, enviée, aimée... mais prends garde, Suzanne, prends garde que ta vie ne soit trop brillante.

—Les hommes, dont tu seras l'idole, ne sauront rien te refuser : sur un signe de ta main ils se courberont et tomberont à tes pieds ; tu les domineras, tu les enchaîneras, tu en feras tes esclaves... Sous ton regard, soumis à tes caprices, ils seront autant de marionnettes, dont tes mains tiendront les filles.

—Tu ne pourras sourire sans charmer, tu ne pourras regarder sans envier. Tes yeux auront des éclairs foudroyants. Ta volonté sera de fer, ton cœur sera de marbre. Tu auras une royauté, et, dans le triomphe de ton orgueil, je

vois sur ton front une couronne de reine !"

La rebouteuse cessa de parler. Sa tête tomba sur son sein et elle resta un instant immobile comme pétrifiée.

Autour d'elle, les poitrines étaient haletantes, les bouches sans voix.

Suzanne ne riait plus. Son front était rayonnant et de ses yeux ardents semblaient jaillir des étincelles.

—Vieille Manette, dit-elle, encore un mot, m'avez-vous dit la vérité ?

—Oui, je t'ai dit la vérité, répondit-elle d'une voix sombre. Hélas ! je voudrais m'être trompée !

—Pourquoi ?

—Plus tard, tu le sauras.

—Ainsi, vous ne vous êtes pas moquée de moi ?

—Non. Je t'ai dit ce qui est écrit là, sur ton front, dans tes yeux.



Manette revenait dans cette pauvre et triste demeure où elle était née.—(Voir page 7, col. 3)

les paroles que vous allez entendre, tu me promets de ne point te formaliser ?

—Je vous le promets, Manette, vous pouvez parler.

—Allons, ce sera drôle, fit Suzanne en riant.

Et le front haut, une sorte de défi dans le regard elle s'approcha de la rebouteuse.

—Manette la rebouteuse, reprit-elle d'une voix assurée, je crois en ta puissance ; regarde-moi bien et dévoile-moi l'avenir.

—Jeune fille, tourne-toi un peu, que je vois ton visage en pleine lumière.

Suzanne obéit, la rebouteuse se plaça en face d'elle. La rencontre de leurs regards produisit une sorte de choc électrique. La vieille rejeta vivement sa tête en arrière.

—Oh ! dit-elle avec un accent singulier, ton regard, Suzanne, a plus de puissance que le mien.

—Alors, j'aurai une couronne ?

—Oui.

—Une couronne de reine ?

—Tu seras reine.

—Reine ! s'écria Suzanne, reine !

Et, dressant sa tête altière, elle jeta autour d'elle un regard superbe.

—Elle m'épouvante ! se dit tout bas la rebouteuse.

Suzanne alla prendre la main de sa sœur et l'amena devant la femme des Huttes.

—Manette, dit-elle, c'est maintenant le tour de Georgette : pour elle, vous allez de nouveau regarder dans l'avenir et nous prédire sa destinée.

Le visage de la vieille prit une expression douloureuse ; elle posa sa main sur le haut de la tête de l'enfant et dit :

—Georgette, ma mignonne, dans le doux éclat de ton regard si pur se reflètent toutes tes pensées ; tous les bons sentiments sont en germe dans ton cœur. Mais c'est en tremblant et les yeux pleins de larmes que j'écarte le voile de l'avenir qui s'ouvre devant toi. Je ne vois que de sombres tableaux, des douleurs, des larmes. Tu seras soumise aux plus cruelles épreuves. Il y a dans ton cœur une sensibilité exquise ; c'est par le cœur que tu souffriras ; il sera meurtri, déchiré, désespéré ! Victime innocente de la bonté, le malheur s'acharnera sur toi comme le cruel vautour sur sa proie. Tes illusions s'envoleront comme une bande d'étourneau au bruit de la poudre.

—Pendant que ta sœur, dans l'enivrement de son triomphe, marchera sur des tapis de fleurs, toi, pauvre Georgette, tu te heurteras à toutes les pierres du chemin ; tu marcheras dans la nuit sombre et à chaque pas tu perdras une espérance...

Georgette écoutait les yeux baissés ; elle ne comprenait point l'affreuse prédiction. Cependant, sa poitrine devenait oppressée et un frisson courait dans ses membres.

—Manette, s'écria Gervaise, ce que vous venez de dire est un mensonge.

—Gervaise, répliqua la rebouteuse, tu as voulu que je parle et tu as promis de ne point te fâcher.

—C'est vrai, ma mère, dit Suzanne, laissez parler la femme des Huttes.

—Je le répète, continua la vieille, Georgette souffrira par tout ce qu'elle aimera ; elle sera victime de son cœur !... Elle sera trahie, abandonnée. Elle éprouvera toutes les angoisses ; elle connaîtra toutes les misères... Un jour viendra où, lasse de lutter et de souffrir, découragée, brisée, sans force, ayant versé toutes ses larmes, elle voudra...

La rebouteuse s'interrompit brusquement. Elle pleurait.

—Achevez, achevez, Manette ! lui dit Gervaise, qui s'était approchée.

—Impossible, répondit la vieille ; le voile est retombé, la nuit s'est faite tout à coup, je ne vois plus.

Georgette regarda la rebouteuse avec effarement et, toute frissonnante, se jeta dans les bras de Suzanne.

—Oh ! ma sœur, ma sœur ! murmura-t-elle.

Et elle éclata en sanglots.

Gervaise et les autres femmes étaient consternées.

La femme des Huttes prit son bâton et se dirigea lentement vers la porte. Avant de sortir elle se retourna.

—Gervaise, dit-elle, je te remercie encore une fois de ton hospitalité. N'oublie pas que je suis toujours au service de ceux qui ont besoin de moi. Vous connaissez le chemin de ma demeure, si je peux vous être utile à l'une ou à l'autre, ne craignez pas de venir me trouver. Vous êtes à la fin de la veillée ; voici l'heure du repos. Bonsoir et bonne nuit !

Elle ouvrit la porte et disparut.

Gervaise prit Georgette dans ses bras, la serra contre son cœur et l'embrassa avec transport.

Suzanne se disait :

—Je porterai une couronne, je serai reine !

Il lui semblait que, déjà, elle était assise sur un trône.

V

Dix minutes après le départ de la femme des Huttes, les paysannes quittèrent Gervaise pour retourner chez elle.

Georgette ne pleurait plus ; les caresses de sa

mère l'avaient consolée. Du reste, les paroles de la rebouteuse n'avaient pas produit en elle une impression bien profonde ; elle devait facilement les oublier.

Il n'en était pas de même de Suzanne : tout ce que la vieille lui avait dit s'était gravé dans sa mémoire en lettres de feu. En songeant à la prédiction de sa brillante destinée, elle éprouvait des éblouissements et tout son être tressaillait de joie et d'orgueil.

Elle se mit au lit, en voyant passer sous ses yeux, comme dans un panorama, le tableau des splendeurs et des enchantements qui l'attendaient. Au milieu de ce tableau magique, un homme apparaissait environné de lumière ; il était jeune, beau et riche ; il habitait à Paris, la ville des fêtes, des plaisirs et des merveilles. Elle le connaissait ; ils s'étaient rencontrés un jour dans la forêt, une seconde fois au bord de la rivière et une autre fois encore sur un sentier entre deux haies, si étroit, que pour y marcher à deux il fallait se serrer l'un contre l'autre. Ce jour-là, le beau jeune homme lui avait parlé d'une voix émue ; en lui prenant la main, il lui avait dit : " Vous n'êtes pas seulement belle, vous êtes adorable ! "

Qui était ce jeune homme élégant et distingué ? Suzanne savait son nom. Il se nommait le baron Henri de Manoie.

Suzanne était très agitée. Cependant elle parvint à s'endormir. Dans le sommeil elle continua son rêve.

Elle se vit dans un palais resplendissant de lumière ; elle était magnifiquement vêtue et elle avait sur le front une couronne d'or ornée de pierres précieuses, qui étincelaient comme des soleils. Une musique délicieuse se faisait entendre. Des mains invisibles faisaient pleuvoir sur sa tête et autour d'elle des fleurs aux parfums exquis. Une foule d'hommes et de jeunes femmes, belles comme le jour, l'entouraient. Mais elle était plus belle encore que toutes ces femmes, qui la reconnaissaient comme leur souveraine et s'inclinaient devant elle. Les hommes proclamaient sa royauté, et de tous les côtés on entendait des milliers de voix qui criaient : " Vive la reine ! "

Tout à coup, un nuage passa dans le ciel et les ténèbres se firent autour d'elle. Un éclair jaillit du nuage et fut suivi d'un formidable coup de tonnerre. Le palais enchanté avait disparu. Elle se trouva seule, dans une plaine déserte, au milieu d'une nuit profonde. Elle avait toujours son vêtement magnifique et sa couronne sur la tête. Elle ne voyait aucune route, aucun sentier, et ne savait de quel côté diriger ses pas. N'osant aller ni devant elle, ni à droite, ni à gauche, elle restait immobile et elle se sentait saisie d'effroi.

Elle allait appeler à son secours, lorsque, traversant la nuit, une lumière lui apparut. La lumière s'avançait rapidement vers elle. Bientôt elle ne fut plus qu'à une faible distance. Alors elle vit une vieille femme, qui tenait à la main une lanterne, et elle reconnut la femme des Huttes. Celle-ci s'arrêta ; deux flammes rouges jaillirent de ses yeux et elle se mit à rire aux éclats.

Le jour se fit subitement. Suzanne venait de se réveiller et d'ouvrir les yeux,

—Je croyais que tu ne te réveillerais pas aujourd'hui, lui dit sa mère, il est plus de huit heures, il faut te lever.

Suzanne ne répondit pas. Mais, après avoir essuyé la sueur qui couvrait son front, elle rejeta ses couvertures, sauta à bas du lit et se mit à sa toilette.

Elle était encore sous l'impression de son rêve. En serrant autour de sa taille sa jupe de tiretaine, elle eut un sourire singulier.

En arrangeant sur sa tête les nattes de ses longs cheveux, elle pensait à la couronne, dont son front était paré dans son rêve.

—Ce n'était qu'un rêve, murmura-t-elle ; mais il se réalisera. La vieille femme des Huttes a lu dans l'avenir, la sorcière a parlé !

Placée devant un miroir, elle souriait à son image. Elle se contemplait avec volupté, elle s'admirait et s'enivrait de son regard et de sa beauté.

—Oui, pensait-elle, je suis belle, la plus belle ! En effet, Suzanne, la fille de Gervaise et d'Antoine Vernier, le bûcheron, était divinement belle, et l'on peut dire qu'il n'y avait jamais eu une

beauté comparable à la sienne dans le pays des Ardennes.

Elle appartenait à un type qu'on doit rencontrer rarement. Il y avait dans tout son être quelque chose d'étrange et de mystérieux. Elle pouvait ressembler en même temps à une Espagnole et à une Anglaise ; elle avait la peau blanche et transparente de celle-ci, la souplesse, la grâce nonchalante et l'air langoureux de la première ; pour le reste elle était bien Française.

Sa taille, au-dessus de la moyenne, était admirablement prise dans toutes ses proportions. Jamais statuaire n'a pu rêver un modèle plus parfait. A ses bras d'une blancheur d'albâtre étaient délicatement attachées des mains mignonnes, ni grasses, ni maigres, aux doigts effilés terminés par de jolis ongles roses.

Rien de plus pur et de plus correct que la coupe de son visage, aux traits réguliers comme un profil grec.

Son nez, aux narines minces et mobiles, était délicieux. Sa bouche petite, exquise, mignonne, laissait voir entre ses lèvres purpurines deux rangées de dents admirables, bien alignées, ayant la transparence et l'éclat des perles fines. Ses oreilles, doucement teintées de ce rose qui estompait ses joues, étaient deux merveilles. Elle était brune, avec des yeux bleus qui avaient des reflets lumineux insaisissables ; au bas de son front large, uni comme une glace, les arcs de ses sourcils bruns étaient admirablement dessinés. De longs cils également bruns, fins et soyeux, frangeaient ses paupières, ils avaient l'avantage de tamiser la lumière de ses yeux, d'atténuer ce qu'ils avaient de hardi, de dur peut-être, et de leur donner un charme irrésistible.

Ordinairement, elle avait la physiologie sérieuse ; mais quand une impression heureuse amenait le sourire sur ses lèvres, ses traits s'animaient, son front paraissait illuminé, et de ses yeux s'échappaient des rayons qui pénétraient jusqu'au fond du cœur. C'était un épanouissement radieux. Mais, en même temps, on devinait la volonté énergique et la pensée ardente qu'il y avait sous ce beau front de jeune fille, et l'on sentait la puissance fascinatrice de ce regard enivrant, chargé de fluide magnétique.

Elle parlait un peu vite ; mais sa voix, au timbre harmonieux, était pleine de douceur, de suavité et avait des inflexions charmantes. On l'écoutait avec une sorte de ravissement.

Sachant à peine lire et écrire, son intelligence vraiment extraordinaire suppléait en partie à l'instruction qui lui manquait. Elle avait la distinction native, l'intuition des choses qu'elle ne faisait que pressentir, beaucoup de jugement et une grande facilité d'assimilation. Elle était spirituelle, parfois railleuse, facilement irritable et, comme nous l'avons dit, orgueilleuse au suprême degré. Elle avait évidemment conscience de sa force, de sa supériorité.

A peine sortie de l'enfance, elle était déjà femme. Mais, à part l'ambition et le désir de briller, les passions qu'elle devait avoir plus tard étaient encore à naître dans son cœur.

Elle était superstitieuse et partageait les croyances naïves des habitants du pays. C'était encore une singularité et peut-être même un besoin de son étrange nature.

La femme des Huttes n'avait probablement pas prévu l'effet que devaient produire ces paroles. Elle avait lu dans le cœur de la jeune fille et s'était faite l'écho de ses pensées les plus intimes. Et ce qui la veille encore n'était pour Suzanne qu'une aspiration, une chose rêvée, une illusion, devint subitement la réalité. Elle crut à la prédiction, porta audacieusement son regard vers l'avenir et ne douta plus de sa brillante destinée. Son immense orgueil grandit encore.

Pendant que Suzanne s'habillait, Gervaise avait allumé le feu et préparé le déjeuner du matin : du lait de chèvre chaud avec une rôtie de pain bis. On se mit à table.

Ce frugal repas terminé, la petite Georgette embrassa sa mère et sa sœur et sortit pour se rendre à l'école.

Gervaise et Suzanne s'assirent devant la fenêtre et se mirent à l'ouvrage.

Gervaise était couturière. Elle avait appris son état à sa fille qui, dans sa pensée, devait elle-même l'apprendre plus tard à Georgette.

Dans la plupart des villages le métier de contu-

rière consiste aussi bien à confectionner les vêtements de femme que ceux d'homme. Gervaise était l'unique couturière de Marangue, le travail ne lui manquait pas.

Comme nous l'avons appris par les paroles de la rebouteuse, le mari de Gervaise s'était fait écraser sous un chêne. Le malheureux était mort à l'endroit de sa chute, sans avoir eu pour dernière et suprême consolation, la satisfaction d'embrasser sa femme et ses enfants qu'il adorait.

Dès le lendemain de la catastrophe, Gervaise se trouva en présence des nombreuses difficultés de la vie. Elle ne pouvait plus compter que sur elle, sur le travail de ses doigts, pour fournir à ses besoins et à ceux des deux orphelines. Alors Suzanne était encore trop jeune pour lui être d'un grand secours ; elle commençait seulement à savoir se servir de l'aiguille.

Gervaise eut souvent les inquiétudes du lendemain et vit la misère de très près. Mais il arriva que chaque fois qu'elle se trouvait à bout de ressources, à la veille de manquer de pain, de tout, elle recevait d'une main inconnue une somme d'argent qui rétablissait l'équilibre de son modeste budget.

Il semblait qu'une providence mystérieuse veillât sur le sort de la veuve et des orphelines.

—Qui donc sait si bien quand mon travail ne peut plus suffire et que je suis dans la détresse ? se demandait Gervaise.

Le nom de celui qu'elle soupçonnait d'être son bienfaiteur inconnu était dans son cœur et sur ses lèvres.

—C'est Thomas, disait-elle.

Un jour, elle le rencontra et voulut lui exprimer sa vive reconnaissance.

Thomas parut très étonné...

—Je ne sais vraiment pas ce que vous voulez dire, lui répondit-il. Je ne saurais accepter des remerciements qui ne me sont point dus. J'avais de l'amitié pour votre mari défunt, et je vous viendrais certainement en aide si, étant dans la peine, vous vous adressiez à moi ; mais jusqu'à présent, je suis bien forcé de vous le dire, je n'ai rien fait pour vous.

Après ces paroles de Thomas, convaincue qu'il n'était pas son bienfaiteur, Gervaise se demanda :

—Puisque ce n'est pas lui qui vient toujours si à propos me secourir, qui est-ce donc ?

Elle chercha et ne trouva point.

Suzanne grandit : elle devint habile à manier l'aiguille et, comme sa mère, une excellente ouvrière. Elles eurent du travail pour deux et le gain de chaque journée fut doublé. La situation s'améliora sensiblement et les inquiétudes de l'avenir disparurent. Assurément, on n'était pas riche, mais en travaillant beaucoup, puisque l'on ne manquait jamais d'ouvrage, avec de l'ordre et une sage économie on pouvait vivre.

—Il faut nous dépêcher, Suzanne, dit Gervaise ; nous n'avons pas de temps à perdre, car il faut que cette robe soit achevée ce soir : nous l'avons promise pour demain dimanche.

—Soyez tranquille, ma mère, elle sera terminée, répondit la jeune fille sans cesser de pousser son aiguille.

Elle travaillait avec autant d'activité que les jours précédents ; mais cette activité était fiévreuse ; elle n'avait déjà plus le même cœur à l'ouvrage.

Gervaise s'aperçut qu'elle était rêveuse, préoccupée.

—Suzanne, lui dit-elle, tu penses à ce que t'a dit hier soir la femme des Huttes.

—Ma mère, vous vous trompez, répondit-elle ; je ne pense pas à cela.

Elle mentait audacieusement. C'était au contraire son unique pensée.

—Sur le moment, reprit Gervaise, les paroles de la Manette m'ont fait quelque chose ; mais la nuit, en y réfléchissant, j'ai compris qu'elle avait tout simplement voulu nous amuser, comme elle l'a dit elle-même, ou plutôt se moquer de nous toutes. Moi, je suis persuadée que Manette n'est pas une méchante femme ; mais elle est un peu folle, et, quand elle se met à jacasser, elle raconte toutes les drôleries qui lui passent par la tête. Tout ce qu'elle nous a dit n'a pas le sens commun ; il faudrait être stupide pour en croire un seul mot.

Suzanne parut donner raison à sa mère en gardant le silence.

Gervaise jeta un regard sur sa fille et, à son tour, resta silencieuse.

Suzanne put alors s'absorber complètement dans ses pensées.

Elle se répétait les paroles de la rebouteuse et, avec une mémoire prodigieuse, elle se rappelait chaque mot et reconstruisait toutes les phrases.

Elle se souvenait qu'elle avait interrogé la rebouteuse et que, répondant à cette question : " M'avez-vous dit la vérité ? " Manette avait répliqué d'une voix sombre :

" Oui, je t'ai dit la vérité. Hélas ! je voudrais m'être trompée ! "

Elle se souvenait encore, qu'ayant demandé l'explication de ces paroles, la rebouteuse lui avait répondu :

—Plus tard.

Or, ces paroles avaient frappé Suzanne, elles l'inquiétaient ; elles avaient un nuage dans l'horizon de son rêve, une ombre ou une tache dans le ciel étoilé de son avenir.

Évidemment, la femme des Huttes ne les avait pas prononcées sans intention. Mais qu'avait-elle voulu lui dire ou lui faire entendre ? Suzanne cherchait vainement à se les expliquer et à en comprendre le sens mystérieux. Elle voulait la joie sans trouble, le bonheur sans amertume. Ce point noir suffisait pour lui enlever sa tranquillité, car il se présentait à elle comme une menace...

—Oh ! se dit-elle, il faut que je sache...

Elle chercha encore à interpréter la pensée de Manette ; mais elle se trouvait en face d'une énigme.

—Non, non, pensa-t-elle, c'est inutile, je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre. Mais je veux savoir, je saurai. Demain, j'irai aux Huttes, je verrai la sorcière.

VI

C'est avec raison qu'on appelait l'habitation de la rebouteuse des Huttes une cabane. Elle est bâtie au pied d'un énorme rocher, qui sert de base à un amoncellement de roches monstrueuses. A la vue de ce colosse de granit, dont l'œil ose à peine mesurer la hauteur, on éprouve un saisissement extraordinaire dans lequel il y a comme un sentiment de crainte. Se dressant perpendiculairement et rayé de crevasses profondes, il présente des saillies et des aspérités de formes bizarres : des pointes aiguës, des corniches dentelées et d'autres parties de roche, qui s'avancent horizontalement, pareilles à de gigantesques gargouilles.

On se demande si un de ces blocs en surplomb ne va pas se détacher tout d'un coup du flanc des roches et écraser la cabane dans sa chute terrible. Mais depuis plus d'un siècle que l'habitation de Manette a été construite, ces pierres énormes, qui semblent suspendues comme une menace permanente, sont toujours dans le même état. Elles sont insensibles aux injures du temps ; elle ne craignent ni la pluie, ni la neige, ni le soleil qui les brûle et elles jettent à l'ouragan un perpétuel défi.

La cabane a deux murs de côté, construits avec des pierres enlevées aux roches de la montagne, et une façade tournée vers la vallée regardant Marangue. La façade a deux ouvertures : la porte et la fenêtre. Celle-ci est garnie de forts barreaux de fer ; la porte en bois de chêne épaisse, ayant en plus de sa serrure un énorme verrou, est solidement assise sur ses gonds. Le quatrième mur, celui qui est opposé à la façade, est formé par le rocher contre lequel la cabane s'appuie.

Quand on entrait chez la femme des Huttes, on pouvait supposer que sa demeure ne se composait que d'une seule pièce. Mais au fond, dans le rocher, cachée dans l'ombre, se trouvait une petite porte bardée de lames de fer et ayant aussi une forte serrure. Il y avait là autrefois une crevasse ; on l'avait élargie à coups de marteau et de ciseau jusqu'à ce que l'ouverture pût livrer passage à une personne. Ensuite, le marteau avait continué son œuvre et creusé dans le rocher une grotte de deux mètres carrés.

L'habitation se composait ainsi de deux pièces, la cabane proprement dite et la grotte du rocher, réduit mystérieux où jamais un étranger n'entrait.

L'ameublement de la cabane se composait d'un lit, d'une vieille armoire, d'un bahut écorné, vermoulu, d'une table boiteuse, d'un fauteuil à haut dossier, de deux escabeaux et de trois chaises de bois. On voyait dans un coin un pot et deux cas-

seroles de fonte ; sur une planche, de la vieille vaiselle ébranchée, et sur d'autres, des flacons, des bouteilles, des fioles, le tout étiqueté et rangé avec symétrie sur les rayons.

Ces divers récipients contenaient des huiles, des essences, des produits pharmaceutiques, des substances de toute nature et particulièrement les remèdes dont la rebouteuse se servait pour guérir ou soulager ses semblables et qu'elle préparait elle-même.

Des racines, des plantes, des herbes et des fleurs séchaient attachées à des cordes tendues le long des poutres.

C'est là, dans cette pauvre et triste demeure, où elle était née, où sa mère et son père étaient morts, où elle avait aimé et souffert, que la vieille Manette était revenue, après une très longue absence, et où elle vivait depuis dix années.

Dès les premiers temps, elle avait singulièrement provoqué la curiosité des gens du pays, même des vieillards qui l'avaient connue jeune fille. Elle ne répondit pas aux questions qui lui furent adressées et elle se couvrit d'un voile impénétrable.

On s'occupa d'elle beaucoup. Elle laissa dire. Objet d'étonnement pour les uns, d'effroi pour les autres, s'entourant de mystères et en donnant, peut-être par calcul, des allures étranges, elle semblait vouloir justifier l'opinion de ceux qui croyaient à son pouvoir surnaturel et la considéraient comme une sorcière.

Nous saurons bientôt ce qu'était réellement la femme des Huttes et quel but elle poursuivait.

Or, le dimanche matin, Manette était près de son feu, assise dans un grand fauteuil du temps de Louis XVI. Elle venait de prendre un bol de café au lait, son déjeuner de tous les jours.

On frappa à la porte de la cabane.

Manette se leva et alla tirer le verrou. Même dans le jour, la porte était fermée ainsi. La rebouteuse paraissait avoir peur des gens mal intentionnés ou des voleurs.

—Manette, c'est moi, dit une voix d'homme au dehors.

—Bien, bien, répondit-elle.

Elle tourna deux fois la clef dans la serrure et la porte s'ouvrit. Un homme entra. Derrière lui, la vieille referma la porte.

Ce personnage paraissait avoir de quarante à quarante-cinq ans. Il était grand, robuste et plein de santé. A première vue, il inspirait la sympathie. Son visage était épanoui et souriant. Il avait la physionomie ouverte et son regard doux, bienveillant, annonçait une nature honnête, franche et loyale.

Il portait le costume moitié bourgeois, moitié campagnard des riches propriétaires de la contrée : un gros paletot marron sur lequel il avait jeté une limousine de voyage, et des bottes à hautes tiges qui montaient au-dessus des mollets et cachaient la partie inférieure de son pantalon de drap de Sedan.

Tout en entrant il se découvrit, et tenant à la main son chapeau de feutre gris à larges bords, il salua la vieille femme avec beaucoup de déférence.

—Je t'attendais, dit-elle en lui tendant la main.

—Autant que possible, Manette, je tiens à être exact.

—C'est vrai, tu ne te fais jamais attendre.

—L'exactitude est un de mes devoirs envers vous.

—Ah ! tu les remplis dignement tous, mon brave Thomas.

—Je cherche à justifier la confiance que vous avez mise en moi.

—Depuis longtemps tu m'as prouvé que tu la méritais. Mais, va, quand je suis allée vers toi, je t'avais jugé : j'étais certaine de ne pas me tromper. Non seulement tu as su remplir ta tâche, mais tu as été au delà de mes espérances.

—Prenez garde, Manette, vous allez me donner l'orgueil.

—Je n'ai pas cette crainte, répliqua-t-elle en souriant ; ton âme est bien trempée, vaillante et forte comme tes bras, et il n'y a pas dans ta tête de place pour ces fumées-là.

" Mais, approche-toi, tu t'assieras près du feu en face de moi."

—Je n'ai pas froid, vraiment, répondit-il, en enlevant sa limousine qu'il jeta sur la table avec son chapeau. J'ai marché un peu vite et les chemins de neige sont difficiles ; en dehors de cela, la tempé-

rature s'est beaucoup radoucie ; d'ici deux ou trois jours nous aurons sûrement du dégel.

—Tant mieux. Les provisions de bois commencent à s'épuiser ; les femmes de Marangue et des Huttes pourront aller ramasser dans la forêt le bois des branches brisées par la tempête de l'autre nuit.

Pendant que Manette se pelotonnait frileusement dans son fauteuil, Thomas prit une chaise, s'assit et présenta seulement les semelles de ses bottes au brasier du foyer.

—Maintenant, fit la rebouteuse, nous pouvons causer. Je ne t'ai pas demandé des nouvelles de ta femme, de tes enfants ; ils vont bien, n'est-ce pas ?

—Très bien. Depuis qu'ils ont tous la joie au cœur, la santé ne m'inspire plus aucune inquiétude.

—Parlons donc de nos affaires, de tes affaires, veux-tu dire, se reprit-elle en souriant. Je t'écoute Thomas.

—Ainsi qu'il était convenu, je me suis rendu hier à Pertuiset et j'ai vu le notaire que je connaissais déjà. Il m'a donné des renseignements aussi complets que possible et j'ai pris note des conditions de la vente, qui sont ordinaires. Le vaste et beau domaine de Salerne est partagé en trois lots : le premier, qui comprend le château, son parc et les bois qui s'étendent jusqu'à Villiers ; la ferme de l'Étang, qui est la plus importante, forme le deuxième lot, et celle de Terre-Blanche le troisième. Toutefois, le domaine pourrait être vendu en totalité si un acquéreur se présentait. La mise à prix des trois lots réunis est de cinq cent mille francs. L'adjudication aura lieu sur une seule enchère.

—Il y a le château, dit Manette ; pour le moment nous n'en pouvons rien faire.

—C'est vrai. Mais il est loué pour huit années encore à un riche négociant hollandais retiré des affaires, qui a dans son bail l'obligation d'entretenir les bâtiments et le parc en bon état.

—En ce cas, c'est parfait. Au lieu d'occasionner des frais d'entretien et autre dépenses, dont on ne peut prévoir le chiffre, le château devient un immeuble de rapport. Continue.

—Je n'ai pas voulu perdre mon temps en causant trop longuement avec le notaire. Je suis allé à Salerne, j'ai jeté un regard sur le château, qui est vraiment une demeure princière, et ensuite j'ai visité les bâtiments d'exploitation des deux fermes et interrogé les fermiers.

—J'ai vu que, sauf quelques légères réparations à faire dans l'intérêt de l'exploitation et pour la commodité des fermiers, les bâtiments ne laissent rien à désirer. Le fermier de Terre-Blanche m'a confirmé ce que je savais déjà, que les terres sont excellentes, productives, pouvant être encore facilement améliorées, enfin qu'elles ne demandaient qu'à récompenser le travail de ceux qui les cultivent.

—Cet homme, père de quatre enfants qui travaillent avec lui, sous sa direction, m'a paru intelligent et plein d'activité ; il a le désir et la volonté de donner l'aisance à sa famille ; il adore son état ; c'est un véritable et bon cultivateur.

—Je ne saurais en dire autant du fermier de l'Étang, qui a à moitié ruiné cette belle ferme par son incurie. Il est encroûté dans la routine et manque absolument d'initiative. Avec lui, pas d'améliorations possibles ; il ne les comprend pas et s'entête à ne pas les admettre. En plus de son incapacité, il est paresseux. Ayant en mains le moyen d'enrichir les siens, il achève de se ruiner. Il ne surveille rien. Tous les ans la mortalité vide ses écuries, et il ne comprend pas que les soins manquent à son bétail. Même dans les temps où la présence du maître est le plus nécessaire, il s'absente de la ferme, va passer plusieurs jours on ne sait où, et abandonne la direction des travaux à des garçons inhabiles, paresseux et incapable comme lui. Heureusement pour la ferme de l'Étang, son bail finit cette année ; il y aurait nécessité à ne pas le renouveler et à lui donner un successeur qui se présentera certainement.

—Mon cher Thomas, le moment venu on avisera. D'ailleurs j'ai une idée, si elle pouvait se réaliser je serais bien heureuse ; mais aujourd'hui, j'en doute.

—Quelle est votre idée, Manette ?

—Je ne veux te parler de cela maintenant.

—A propos, as-tu dit à Georges que je désirais le voir ?

—Oui, et il doit être en route pour venir vous trouver.

—C'est bien. Je veux causer un peu avec lui...

—Tâchez donc, Manette, de lui ôter cette idée qui lui est venue de se faire soldat.

—Malheureusement, répondit la rebouteuse dont le front s'assombrit subitement, cela ne dépend pas de moi. Mais revenons au domaine de Salerne. Quel est ton avis, Thomas ?

—Mon avis est que le domaine ne sera pas vendu trop cher et qu'il n'y a aucun danger à l'acheter.

—Eh bien, Thomas, achète Salerne.

—Je l'achèterai.

—Tu as fait tes comptes, quelles sont tes ressources ?

—J'ai vingt mille francs chez moi, trente mille chez mon notaire, trente mille au Comptoir d'escompte, et quinze mille francs de coupons détachés à toucher à la Banque.

—En tout quatre-vingt-quinze mille francs, si j'additionne bien.

—Oui, mais avec votre approbation, Manette, je puis vendre pour quatre cent mille francs de valeurs.

La rebouteuse secoua la tête.

—On ne vend que les valeurs mauvaises ou douteuses, dit-elle ; tes obligations de chemin de fer et tes titres de rente sont d'excellentes valeurs auxquelles il ne faut pas toucher, elles doivent rester jusqu'à nouvel ordre en dépôt à la Banque de France.

—Alors...

—Alors, Thomas, je vais employer le moyen que tu connais, pour te procurer la somme qui te manque. Il y a encore quelques petites choses au fond de ma cassette. Veux-tu avoir l'obligeance d'allumer ma lampe ?

Il se leva avec empressement et fit ce que la rebouteuse lui demandait.

Celle-ci sorti de son fauteuil et prit la lampe des mains de Thomas.

—Tu vas m'attendre un instant, lui dit-elle. Elle tira de sa poche une petite clef et se dirigea vers un des angles de la cabane ; elle ouvrit la petite porte et pénétra dans la grotte. La porte se ferma d'elle-même.

A l'entrée de la grotte, il y avait un guéridon sur lequel la rebouteuse posa la lampe, de chaque côté des amas d'herbes sèches, qui répandaient dans le caveau une odeur âcre, pénétrante, et au fond un lit de sangle avec un vieux matelas troué, qui se cachait tout honteux sous une couverture rapiécée ayant au moins son âge.

Manette traversa la grotte en se baissant afin de ne pas heurter sa tête contre les aspérités tranchantes de la voûte de pierre. Elle saisit le lit de sangle par une de ses extrémités, le souleva et parvint sans beaucoup de difficulté à le changer de place.

Ce travail avait pour but de découvrir la partie basse d'une fente dans le rocher, laquelle, traçant une ligne presque droite, se poursuivait sur la voûte, jusqu'à l'entrée du caveau. Cette fente, d'une profondeur inconnue et peut être insondable, était évidemment la continuation de la crevasse qu'on avait élargie, avant de creuser le rocher, et qui était devenue ensuite la porte de la grotte.

Manette se mit à genoux sur le sol rocailleux et, introduisant son bras dans la crevasse elle en retira successivement quatre pierres d'une certaine grosseur. Une cinquième fois elle plongea son bras dans l'ouverture aussi loin qu'elle put atteindre.

Au lieu d'une nouvelle pierre, ce fut cette fois un petit coffret d'acier qu'elle fit sortir de la fente.

Elle se releva et s'approcha du guéridon où elle posa, près de la lampe, la cassette mystérieuse. Alors, après l'avoir examinée un instant avec attention ; elle appuya son doigt sur un bouton que d'autres yeux que les siens n'auraient pu voir. Elle fit jouer ainsi un ressort secret qui rendit un léger bruit métallique, et le couvercle du coffret s'ouvrit et se dressa subitement comme celui d'une boîte à surprise.

Aussitôt, du fond de la cassette s'échappèrent des milliers de rayons éblouissants ; on aurait dit un jaillissement d'étincelles multicolores. La tête de la rebouteuse se trouva enveloppée de cette lumière rayonnante qui, se répandant dans toute l'étendue de la grotte, l'illuminait et faisait scintiller certaines parties du rocher comme des stalactites. Le soleil, dans tout son éclat, ne produit pas de plus admirables effets de lumière. C'était féérique.

La rebouteuse mit sa main dans la cassette. Alors ce fut un nouveau ruissellement. Entre ses doigts passaient comme des paillettes de feu, qui s'échappaient du foyer lumineux.

Ces rayons, ces scintillements, ces étincelles, étaient produits par une infinité de pierres précieuses que renfermait la cassette.

Au milieu d'un cercle formé par un collier de perles magnifiques de la même grosseur et des plus rares, se trouvaient des émeraudes, des rubis et des saphirs mêlés à des diamants de la plus belle eau, admirablement taillés, et dont la plupart étaient d'une grosseur merveilleuse.

—Oui, prononça tout bas la rebouteuse, il y a là encore pour deux millions de pierreries. Pourquoi les garderais-je ? Il y a mieux à faire que de conserver toujours cette fortune dans un trou. S'il n'y a pas nécessité à acheter le château et les fermes de Salerne, c'est un placement d'argent sûr, c'est faire une œuvre utile. En transformant ces richesses, au lieu de diminuer, elles augmentent. Entre mes mains, tout cela est sans valeur. Objets de luxe seulement, ces pierres superbes ne rapportent rien. La terre occupe des bras, et prêter à l'Etat et aux grandes compagnies industrielles c'est concourir à la prospérité du pays. Oui, oui, il faut que Thomas achète le domaine de Salerne.

Elle choisit quinze diamants, dont elle connaissait évidemment la valeur, et les enveloppa dans une feuille de papier. Cela fait, elle referma la cassette et alla la remettre dans la crevasse du rocher. Elle replaça ensuite dans la fente les quatre pierres gardiennes du trésor, et remit le lit à la place qu'il occupait précédemment. L'opération était terminée.

Elle prit sa lampe et sortit de la grotte.

—Tiens, dit-elle à Thomas, en lui mettant les brillants dans la main, il y a dans ce papier quinze pierres, qui te seront payées plus de quatre cent mille francs. Dans quelques jours tu auras la somme qu'il te faut pour acheter et payer comptant le domaine de Salerne.

Thomas mit les diamants dans sa bourse sans même avoir pensé à les regarder ou à les compter.

—Prends garde de les perdre, fit Manette en souriant.

—Soyez sans crainte à ce sujet, répondit-il.

—Tu t'adresseras pour cette vente à M. Jourdain, le joaillier de la rue du Helder ; c'est un des plus riches marchands de diamants de Paris, et aussi le plus consciencieux, le plus honnête. D'ailleurs, tu le connais ; tu m'as accompagnée chez lui l'année dernière.

—Alors, vous ne ferez pas cette fois le voyage de Paris ?

—Je n'aime pas à quitter ma cabane l'hiver ; je ne sais pas si Paris me verra cette année ; mais aussitôt les beaux jours revenus, j'entreprendrai un long voyage. Où dirigerai-je mes pas ? Je n'en sais rien encore. Dieu m'inspirera et sa providence m'indiquera peut-être le chemin qu'il faut que je prenne pour arriver au but. Il faut que je cherche, Thomas, que je cherche toujours.

—Oui, jusqu'au jour où vous aurez trouvé l'un ou l'autre.

—Alors, mon brave Thomas, la tâche de la vieille Manette sera remplie ; elle aura le droit de mourir.

—Manette, vous ne devez pas penser à la mort tant qu'il y aura autour de vous des malheureux à consoler, des larmes à essuyer, des misères à soulager, des bienfaits à répandre. Pour ceux qui, comme vous, aiment et savent faire le bien, la vie est toujours trop courte.

—Assez, Thomas, ne parlons pas de cela. Quand penses-tu partir pour Paris ?

—Dès demain, si vous ne croyez pas avoir besoin de moi.

La vieille réfléchit un instant.

—Je ne vois rien, dit-elle, qui puisse exiger ta présence aux Ambrettes ces jours-ci. Tu peux donc te mettre en route demain.

—C'est entendu, Manette.

—As-tu encore quelque chose à me dire ?

—Rien.

—Alors je te congédie, reprit-elle en lui tendant la main ; tu ne seras pas fâché de passer le reste de cette journée entouré de ta famille.